ALBUM
COMIQUE
de
PATHOLOGIE
pittoresque.
Colin del

10,553/D

ALBUM.

'Ver Boldaire' plate and text in duplicate (nos. 17, 19)
(colouring differs)

5441

ALBUM COMIQUE

DE

PATHOLOGIE PITTORESQUE.

IMPRIMERIE DE HUZARD-COURCIER, RUE DU JARDINET, N° 12.

ALBUM COMIQUE

DE

PATHOLOGIE PITTORESQUE,

Recueil de vingt Caricatures Médicales

DESSINÉES

par Aubry, Chazal, Colin, Bellangé et Pigal.

Paris,

Chez Ambroise Tardieu, *Editeur, Rue du Battoir, N.° 12.*

1823.

43773

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

INTRODUCTION.

Rien n'agit plus fortement sur les mœurs, les habitudes et les caractères, que l'innombrable cortége des maux dont nous sommes tourmentés. On sait que le docteur Pinel a fait un *classement* des maladies humaines; il leur a donné des genres, des espèces, des variétés et des sous-variétés, ce qui n'empêche pas que lui et ses confrères ne les confondent quelquefois; mais il y a toujours une sorte de satisfaction à soutenir que nous avons été tués de la maladie n°. 1, ou de l'indisposition n°. 2. Avant le docteur Pinel, on mourait dans un désordre affreux; aujourd'hui on a la consolation de rendre le dernier soupir en vertu de la quatrième catégorie de la troisième division de la deuxième série du premier genre. Voilà le plus grand pas qu'ait fait la médecine : elle avait à tenter une plus difficile entreprise, qui reste à accomplir. J'ai toujours souhaité qu'un bon médecin voulût bien composer un excellent ouvrage qu'il intitulerait : *De l'influence des maladies sur les choses humaines*. Nous y verrions que maintes batailles ont été perdues par le fait d'une colique, maints trônes renversés par une constipation; que des indigestions ont produit plus de changemens de ministères que ne le feront jamais les élections, et que les dénonciations ont destitué bien moins de fonctionnaires que les lourdeurs d'estomac, les maux de dents et les migraines. Assemblez quatre cents députés malades, et vous verrez quelles lois ils vous feront! Confiez-en l'exécution à sept ministres valétudinaires, et étudiez les ordonnances qu'ils publieront. Pour compléter le désastre, donnez les places à des cerveaux indisposés, je ne demande pas trois mois d'un pareil gouvernement pour que tous les administrés aient la fièvre. J'ai vu organiser une administration par un ministre en santé, et je l'ai vu refondre par le même ministre atteint de la diarrhée. On ne saurait se faire une idée des anomalies que firent ressortir ces deux organisations faites par le même homme. Sa santé conserva le mérite, avança le talent, décora la vertu : croira-t-on que sa diarrhée promut la sottise, récompensa l'ignorance et gratifia la délation? Dix receveurs généraux et six conseillers d'état, qu'on a pu voir tout fiers de leurs écus et de leurs habits brodés, ne se doutaient guère que c'était l'impérieuse diarrhée qui leur avait *fait ces loisirs*.

Si des perturbations politiques que causent les maladies, nous descendons aux dérangemens qu'elles occasionnent chez les individus et dans les fortunes, nous en trouverons d'incalculables. La goutte a transformé ce grand capitaine en une poule mouillée, et cet homme d'état en un imbécille; la petite-vérole, dévastatrice de cette jolie figure, a préservé mille cœurs que l'amour comptait déjà pour autant de victimes; la surdité et

la paralysie donnent chaque jour à Vulcain une multitude de confrères. Elles grossissent les familles et divisent les successions. Une entorse ruine l'Opéra, une extinction de voix met Feydeau aux abois, et une fièvre de croissance conduit le Gymnase à deux doigts de sa perte.

Si, comme l'arithmétique, la médecine était une science certaine, qu'elle pût prévenir ou guérir tant de maux, quelle physionomie nouvelle prendrait ce bas monde! Ne l'espérons pas, et reconnaissons franchement l'inefficacité de la médecine. D'un côté, je vois M. le docteur Leroy administrant à tous les malades ses fioles purgatives : plus vous devenez sec et plus il s'applaudit; vous ne fussiez point mort si vous aviez eu le temps d'avaler sa cent soixante-quatrième bouteille. Le docteur Leroy est l'ennemi déclaré des embonpoints; il force la population à fondre comme du beurre dans la poêle. C'est sous l'empire de cette médecine que nous avons vu se produire l'invention des fosses mobiles inodores, et se multiplier dans tous les lieux fréquentés de cette vaste capitale ces cabinets où régnent à-la-fois l'aisance, la propreté et la colique. Bientôt cet actif médecin nous contraindra à diminuer le nombre des boutons de nos pantalons.

D'autre part, se présente M. le docteur Broussais tenant en main une carafe d'eau et un bocal de sangsues. Sa doctrine n'admet que des inflammations; il *promène* cent quatre-vingts sangsues sur votre poitrine; il vous ordonne un *collier* de quatre-vingts sangsues, après quoi il vous plonge dans le bain pour faire *saigner abondamment*, sauf à vous restaurer par quinze jours d'une inflexible diète. Je veux croire que les maladies en sont plus rares, mais le sont-elles autant que les sangsues, qui commencent à manquer et coûtent déjà cinq sous la pièce?

Ces systèmes sont bons à fonder des réputations; je leur préfère, moi, le gai moyen de popularité, si heureusement mis en pratique par le vieux docteur P..... Il était fatigué de la notoriété de certains confrères et du bruit de leurs demi-fortunes, il imagine de leur disputer la vogue, et prend pendant un mois à sa solde une douzaine de commissionnaires, auxquels il confie le soin de se distribuer chaque soir, de onze heures à minuit, dans tous les quartiers de Paris, avec ordre de frapper aux portes cochères et de demander d'un ton de voix élevé où demeure M. le docteur P....., dont on réclame promptement les secours à l'hôtel de M. le baron, de M. le marquis, de madame la duchesse? En moins de quinze jours, ce stratagème réussit au gré du malin docteur; il devint la coqueluche de tous les malades, et il ne fut plus permis de mourir que par ses mains. Ce moyen vaut bien les fioles purgatives et les sangsues.

Que direz-vous de cette bizarre épreuve tentée par un intendant philosophe dans ces jours où la victoire et la conquête peuplaient les grandes routes de malades, menacés par les hôpitaux bien plus que par les baïonnettes étrangères? Gouverneur pour le compte de la France d'une province polonaise, cet intendant, français de naissance, de cœur et de caractère, ordonna l'établissement de deux hôpitaux. L'un était pourvu de la pharmacie la plus complète et de tous les secours que lui prêtent la chimie et la botanique; à cet hôpital étaient attachés les meilleurs médecins. L'autre n'avait été pourvu que de bœufs gras, de fines volailles, de vins généreux; la broche y tournait dans toutes les salles, et l'on n'y voyait de fourneaux que pour faire bouillir le succulent pot-au-feu, et mitonner le moelleux consommé. Durant la campagne, mille malades furent admis dans chacun de ces deux hôpitaux : dans le premier, huit cents malades périrent; huit cents lurons sortirent de l'autre avec des bedaines arrondies, qui valurent à plusieurs d'entre eux l'honorable tablier et la lourde hache de sapeur.

Persistez-vous cependant à croire à la médecine? Que n'étiez-vous l'un des convives de ce délicat repas que j'ai fait l'autre jour chez l'un des plus renommés docteurs de la capitale? Il est lui-même malade; ses maux d'estomac ont résisté à sa propre science et à celle de tous ses confrères. Il les avait réunis autour d'une table richement servie; il n'y avait que moi de profane. La conversation roula tout entière sur la médecine, et, d'un commun accord, chacun convint qu'elle ne se composait que de doutes, d'hypothèses et de conjectures; c'était à qui rirait d'une fortune acquise plus aventureusement qu'à l'écarté ou à la bourse : celui-ci avouait tenir sa maison du système purgatif; celui-là, sa ferme de la méthode expectante; un troisième, ses bois et ses prés de la diète; les sangsues avaient adjugé à un quatrième les vastes constructions qu'il entreprend rue Saint-Lazare, tandis qu'un sixième indiquait sa lancette et son bistouri comme les véritables acquéreurs des actions qu'il a dans les canaux et sur les ponts. Tous, choquant un verre de Champagne, me conseillèrent, dans l'effusion d'une effroyable franchise, de n'appeler jamais aucun d'eux si j'étais malade, et de *laisser faire la nature*.

C'est à l'issue de ce repas que m'est venue la pensée de la *Pathologie pittoresque*. Et en effet, puisqu'on ne peut empêcher ni guérir les maladies, il faut en rire, et beaucoup ont leur côté comique. Le bégayement, cette infirmité bien plus dangereuse pour un éligible que toutes les intrigues électorales, n'a-t-il pas produit la scène la plus comique qui puisse être rapportée? Certain ministre ne tenait plus que d'une main nonchalante son porte-feuille, déjà destiné à un autre; le bruit de sa disgrâce, répandu dans tout son hôtel, avait déjà frappé les oreilles mêmes des huissiers; il se roidissait contre cette destinée et serrait fortement la poignée de son fauteuil, dans la crainte qu'une fatale ordonnance ne vînt l'en arracher. C'est dans ce moment extrême qu'il fait appeler au travail M. le conseiller d'état G....., attaqué d'un bégayement opiniâtre. A peine le ministre si vivement inquiet pour sa place a-t-il questionné M. G....., que celui-ci veut en vain achever une phrase qu'il commence ainsi : *Je prie votre Ex..... Excellence;* il fait de vains efforts pour articuler nettement la maudite *Excellence*, mais sa langue rebelle ne peut la séparer de cet ex..... menaçant qui se reproduit avec d'autant plus de fureur qu'il fait plus d'efforts pour s'en affranchir. Le ministre, qui ignore l'infirmité du pauvre M. G....., prend son *Ex... Excellence* pour une insulte prématurée, et le congédie en lui donnant la fâcheuse assurance qu'il lui prouvera que Son Excellence n'est point encore si *ex*... que M. G..... veut bien le prétendre. Ce ne fut que sur un très-long rapport que M. G..... put conserver sa place, il fallut y joindre des pièces justificatives de son bégayement pour désarmer le courroux de sa mourante Excellence, qui n'en devint pas moins *ex* quelques jours après.

Piron a fait dire à un oncle courroucé : *J'ai ri, me voilà désarmé*, et moi je m'écrie : *J'ai ri, me voilà bien portant.* La *Pathologie pittoresque* est un bon et véritable médecin qui ne se présente ni en habit noir ni sous une physionomie grave et sinistre. Un peu de gaîté et de malice réussissent mieux dans beaucoup de cas que l'émétique et l'ipécacuanha. Nous ne donnons pas notre *Pathologie* comme un remède à tous maux. Il n'y a que l'eau de M. Jean Farina dont la vertu soit si universelle; mais nous sommes certains que notre *Pathologie* préviendra beaucoup d'indigestions, si l'on a soin d'en lire des passages après dîner. Il faut en prendre quelques chapitres au coin du feu, les pieds chauds, entouré d'un petit nombre de personnes aimant le mot pour rire, et croquer par là-dessus une demi-

douzaine de diablotins assaisonnés de tout ce que les jours d'étrennes produisent de douceurs et de sucreries. Les migraines, les maux de nerfs et d'estomac ne résisteront pas à cela. Nous conseillons donc principalement cette lecture aux jolies femmes et aux fonctionnaires qui, par état ou par goût, dînent souvent en ville.

Notre frontispice est trop fou pour offenser le Corps des médecins et celui des apothicaires. Puisse la redoutable déesse dont nous leur faisons solliciter les faveurs, se montrer moins souvent insensible à leurs vœux! Elle ne se présente pas toujours hideuse comme nous l'ont transmise la mythologie et les poëtes; la traîtresse sait aussi cacher ses difformités sous des mousselines légères, et les envelopper sous les riches tissus de l'Inde; elle emploie au besoin le secours du chapeau à plumes, de l'oiseau de paradis et le luxe des garnitures. Que de rêves d'ambition, que de séduisantes entreprises et de brillans projets ne nous présentent autre chose que les Parques en grande toilette!

Ambroise Tardieu Editeur r. du Battoir, N.° 12

Lith. de Langlumé r. de l'Abbaye N.° 4

L'Asthme.

L'Asthme.

Il y a des infirmités que nous maudissons et qui pourtant nous préservent de plus grands maux : les hémorroïdes, par exemple, que nous trouvons fort incommodes, nous défendent contre l'invasion toujours menaçante d'une cohorte de maladies. Rien de plus vexant que les hémorroïdes pour tous les états à fauteuil : un commis, un juge attaqués d'hémorroïdes externes ont beau manœuvrer sur leur siége pour trouver une position oblique, il faut toujours que la loi d'équilibre ramène l'épine de leur dos à la perpendiculaire; la pression que le poids de leur corps exerce sur la partie affectée leur arrache alors d'injustes plaintes. Toujours jaloux de conserver leurs places, ils y font pratiquer un bourrelet, qui ménage à leurs hémorroïdes un asile commode; mais ce bourrelet ne les suit point partout, et leurs blasphèmes contre les salutaires hémorroïdes recommencent à la vue d'une chaise de paille. Insensés! ils ne savent pas que la suppression de ce flux bienfaisant leur amènerait inévitablement l'*asthme*, ce monstre à la respiration oppressée, à la courte haleine, dont le nom seul étouffe et suffoque.

L'asthme rend muet les plus loquaces, il a les discours en horreur, et, de son autorité privée, vous supprime la parole. Si l'asthme pouvait présider une assemblée, les sessions ne dureraient pas huit jours. Il n'y a pas de président qui vous force plus énergiquement à rentrer dans la question et qui vous rappelle plus vertement à l'ordre.

Cette infirmité a pour cause fréquente un *refroidissement*. On court le danger de la contracter aux séances de certaines sociétés littéraires, à la représentation de plusieurs tragédies, et à la lecture de beaucoup de feuilles quotidiennes. On s'expose, pour la même raison, au danger de la prendre au Vaudeville et à l'Odéon; déjà même quelques habitués du Gymnase en ont été saisis. Les avocats et les auteurs, voilà les clásses où elle porte le désespoir : les avocats, parce qu'ils ne peuvent plus plaider; les auteurs, parce qu'ils logent ordinairement au quatrième ou au cinquième étage.

Les marches forcées et les courses rapides engendrent l'asthme. A la suite des batailles de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna et de Friedland, les hôpitaux autrichiens, prussiens et russes furent encombrés d'asthmatiques : c'est que, lorsqu'on est contraint, par profession, de faire un grand usage de ses jambes, l'asthme est inévitable; les solliciteurs et les chevaux finissent tous par devenir asthmatiques.

L'asthme se manifeste par des symptômes assez bizarres : pendant l'accès, le malade éprouve un resserrement spasmodique de la poitrine, il est obligé de se tenir debout, et la respiration ne s'opère qu'avec d'horribles sifflemens. A grand nombre de représentations des ouvrages de MM. T..... et D..... j'ai toujours été tenté de croire que le parterre était asthmatique.

Si l'asthme physique est lourd, l'asthme moral est bien plus pesant. Il y a des pays où toute la population en est attaquée : en Turquie, par exemple, où le bâton est préfet de police et le pal ministre de l'intérieur, aucun Ottoman n'ose respirer. L'asthme moral est une maladie très-courante dans les gouvernemens despotiques; elle a pour *causes* le climat, l'ignorance, la servitude; pour *symptômes*, les prohibitions, les censures, les espions, et pour *moyen curatif* une constitution.

Par un artifice dont la gastronomie s'applaudit tous les jours, les effets de l'asthme ont été ingénieusement appliqués à la cuisine : rien n'est plus succulent qu'un gigot cuit *à l'étouffée*. Un gourmand asthmatique cherchait à expliquer à son médecin ce qu'il éprouvait : Il me semble, lui disait-il, avoir un four de campagne dans la poitrine. Cette définition a donné l'heureuse idée des omelettes soufflées, où toute la vapeur contenue sous la tôle cylindrique cherche vainement à s'échapper; elle ne peut trouver d'issue que dans le gosier du consommateur, où elle commence à circuler librement. L'expression d'*omelette soufflée* est une création de cuisinier; la véritable expression est *omelette asthmatique*, omelette qui ne peut point respirer.

Une observation digne de remarque, c'est que l'amour tendre, l'amour passionné, ait été chercher dans les symptômes de l'asthme des moyens de se manifester : un amant, une amante bien épris s'expliquent par des suffocations, des soupirs entrecoupés; leur poitrine se soulève, se gonfle, et quand ils ont couru pendant une heure après leur respiration, il reste démontré qu'ils s'adorent.

Nous devons encore à l'asthme d'aussi douces et moins dangereuses émotions. Sa respiration, contrariée et inégale, a inspiré aux compositeurs la brillante idée de la syncope musicale, qui oppose habilement dans la prison de la mesure la noire à la croche et la croche à la noire. Rossini a abusé de ce bruyant moyen, et son orchestre est quelquefois asthmatique. Cette imprudente observation me ferait mettre en pièces, comme autrefois le malheureux Orphée, par ces furieux *dilettanti* dont les grotesques physionomies ornent trois fois par semaine le balcon de l'Opéra Buffa. La vérité est que, sur une centaine de ces *dilettanti*, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui ne savent pas ce que c'est qu'un *six-huit*. Mais ils ont la rage de

l'admiration, et les cris les plus aigus, les miaulemens les plus déchirans, on les leur ferait applaudir en les couvrant du nom de Rossini. C'est un de ces originaux que le dessinateur a représenté ; il a la double infortune d'être rossiniste et asthmatique. Presque entièrement privé de la faculté de respirer, il a la manie de chérir les *adagio*, les *larghetto* et les *largo*. Chaque matin, un jeune élève du Conservatoire vient lui donner de l'haleine et du souffle à trois francs le cachet. Le grotesque chanteur sue sang et eau pour articuler le mot *infelice*, qu'il essaye vainement d'étendre sur quatre interminables notes coulées d'un largo *douze-huit*. Il lève la jambe, cramponne ses mains, ouvre la bouche, tire la langue, tandis que son professeur, cherchant à l'aider de l'archet et du geste, lui crie de toutes ses forces : *Soutenez, soutenez.*

Ambroise Cardieu éditeur r. du battoir N. 12.

Lith. de Langlumé r. de l'Abbaye N. 4

L'Apoplexie foudroyante

L'Apoplexie.

Après la mort du champ de bataille, qui est vive, prompte et glorieuse, la mort par apoplexie est la plus belle des morts; elle n'a qu'un désagrément, c'est de ne vous point laisser le temps de recommander votre âme à Dieu, ni de faire un legs au curé de votre paroisse : du reste l'apoplexie vous tue sans dire gare. Vous passez d'un monde dans l'autre sans plus de transition qu'il n'y en a dans le style de M. de B....., ou dans celui de M. F..... Vous n'avez point la douleur de jeter sur la vie ce long regard, de lui faire ces longs adieux qui rendent le départ défensif et convulsionnaire; vous êtes escamoté au monde comme une muscade entre les doigts de M. Comte. Cette soudaineté donne à l'apoplexie un côté comique, en ce qu'elle fraude les médecins et les apothicaires, qui ne se retirent que sur les maladies chroniques. L'argent du foudroyé, confisqué par cette mort subite, reste tout entier aux héritiers : aussi les couvens, les maîtresses, les collatéraux et les vieux domestiques, ne craignent rien tant que l'apoplexie; elle leur fait cent fois plus de tort que l'irréligion, l'insensibilité, l'avarice et l'ingratitude.

Beaucoup de morts violentes sont attribuées à l'apoplexie; mais il arrive souvent qu'on meurt d'une apoplexie et d'un coup de pistolet, ou bien d'une apoplexie et d'une strangulation : par exemple, les Anglais soutiendront éternellement que Paul Ier, empereur de Russie, est mort d'une attaque d'apoplexie. Cette maladie a beaucoup de rapport avec l'accident qu'on appelle vulgairement *coup de sang*. J'ai entendu dire à un mauvais plaisant qu'il n'y avait qu'un moyen de guérir d'un *coup de sang*, c'est d'en rester à 99; mais cette recette ne réussit qu'aux faiseurs de calembourgs.

Avez-vous le cou court, la tête volumineuse, les épaules larges, la face colorée? Soyez certain que l'apoplexie vous guette. L'unique moyen de vous en préserver, c'est de vous mettre à l'eau et aux légumes. Faites-vous anachorette, ou enrôlez-vous dans les frères de la Trappe; mangez des ciboules, et désaltérez-vous dans le ruisseau qui s'échappe de la montagne. Malheureusement ce régime n'est point du siècle : la France, où naguère se déployaient de toutes parts le commerce et l'industrie, s'est tout-à-coup changée en un vaste gala où l'on n'aperçoit plus que des estomacs et des mâchoires. Tout s'y traite et s'y résout par la succulence des repas et la délicatesse des vins : Baleine, Véry, et les frères Provençaux, sont devenus des puissances politiques, judiciaires et administratives; et si l'on suivait jusque dans les gosiers où elles vont s'engloutir, les mille friandises de madame Chevet, on reconnaîtrait qu'elle est grande électrice à bien plus juste titre que ce bon M. Goyet de la Sarthe. De nos jours, on voit opiner les aloyaux, voter les filets de bœufs; les bécasses prennent des conclusions, et les dindes truffées ont voix délibérative. Comment l'apoplexie n'aurait-elle pas fait d'affreux progrès? Je ne rencontre dans toutes les places que des corpulences énormes, des épaules larges, des cous courts, des têtes volumineuses, et des faces colorées. Si l'on n'y prend garde, la foudroyante apoplexie fera plus de vacances que les destitutions.

Les affections morales très-vives, telles que la colère et l'irascibilité, sont essentiellement provocatrices de l'apoplexie. On a remarqué que cette maladie menace les ministres sous les gouvernemens constitutionnels : incessamment harcelés par une opposition qui les gourmande, qui les accuse, et qui leur fait acheter un budget de 900 millions au prix d'un milliard d'agressives observations, l'impatience et le dépit les agitent de mille façons. Une répartie leur porte au cerveau, une réplique échauffe leur bile, et un discours leur coupe net la digestion; ils deviennent rouges comme des coqs : lorsqu'on va aux voix ils sont à deux doigts de l'apoplexie. Il devrait y avoir dans la salle du vestiaire un chirurgien et de la moutarde, les ministères ne seraient pas si courts, et nous aurions moins de ministres d'état.

Toutefois l'apoplexie fait encore moins de ravages en France et en Angleterre que dans l'empire Ottoman. Là, presque tous le visirs et les pachas périssent d'apoplexie. Le grand-sultan lui-même est quelquefois saisi au cou de la manière la plus violente. Le despotisme serait-il plus foudroyant que les constitutions?

L'apoplexie est la compagne de Cythérée. Le culte de cette déité commande des efforts qui sont destructeurs de cette pauvre architecture humaine : redoutez donc les mystères dont elle aime à s'environner. Beaucoup d'honnêtes employés qui chérissent les bonnes mœurs et la religion, s'abstiennent, dans les sacrifices qu'ils font à la déesse, de porter sur eux les cartes de sûreté dont ils sont si jaloux que chaque citoyen soit muni. Qu'arrive-t-il? Après un repas où ils n'ont rien épargné, où une petite portion du budget annuel a été convertie en mets exquis et en liqueurs généreuses, ils se glissent incognito dans des réduits ignorés où la police seule a un accès utile et régulier. La digestion coûte déjà beaucoup à ces corps gonflés, et c'est trop pour eux d'un double effort. L'apoplexie les attend, les attaque, et les trouve dans ces lieux suspects sans passe-port, et même sans adresse. C'est dans ces cas-là qu'un homme sans passe-port est un homme mort; avant que l'on ait

découvert sa demeure, la camarde a pris hypothèque sur son chétif individu. On apporte enfin des synapismes; mais il est trop tard : c'est de la moutarde après dîner. Amis des mœurs et des bons repas, ayez toujours sur vous un passe-port ou une carte de sûreté. Insensés! vous craignez le scandale, redoutez l'apoplexie.

Le foudroyé que représente notre lithographie a été plus prudent que ces hypocrites voluptueux que nous venons de signaler. Sa femme était à la campagne, et il n'a pas négligé de mettre à profit cette absence pour lâcher bride à ses penchans gastronomiques; depuis vingt ans, cette tendre épouse lutte contre l'intempérance de son mari; mais c'est en vain : l'abus des digestions a transformé son nez en une sorte de truffe; sa bouche est devenue une espèce de marmite perpétuelle; on voit, à la rareté de ses sourcils et de son poil, qu'il a été passé au feu de la broche comme une volaille; enfin on sent, au gonflement de ses joues et de son ventre, qu'un coup de foret en ferait jaillir le punch et le rum. Il avait résolu de se livrer, chez lui et dans son cabinet, à un repas des plus fins. Seul, on digère mal, et la portière a été chargée d'ouvrir secrètement à une petite cousine que ne connaît point madame, et dont la parenté est très-équivoque. Le gros époux n'a observé, dans cette bacchanale, ni mesure ni retenue. C'était trop peu d'un plaisir, il a voulu les goûter tous : il n'a pas craint de cumuler. La petite cousine, habituée aux prévenances, versait au gros cousin un verre de ce punch qui fume encore : tout-à-coup il tombe sans connaissance, il ne peut plus parler. Juliette, la petite cousine, lui tape vainement dans la main. Effrayée, elle court chez la portière, la portière va chercher le médecin. Le bruit se répand dans le quartier que M. *** vient d'être assassiné. Le médecin et le commissaire de police entrent en même temps : l'un s'apprête à saigner le malade, et l'autre reconnaît la petite cousine, à laquelle, par état, il a plusieurs fois fait de la morale; tout en verbalisant, il lui reproche par une grimace significative l'événement qui se passe; la petite cousine baisse les yeux par pudeur et par crainte du commissaire de police. Pendant ce temps, la portière, qui pêche en eau trouble, décroche la montre du foudroyé, dans l'espérance qu'il n'en reviendra pas. Cette vieille sorcière se trompe. C'est chez lui qu'il a été frappé, et les secours ont été prompts. La saignée et la moutarde vont lui rendre la sensibilité; mais il lui restera, en souvenir, une paralysie sur la langue : ce qui ne sera qu'un petit malheur, attendu qu'il n'est ni avocat, ni député, ni procureur.

Le Cauchemar.

Ambroise Cardieu Éditeur, rue du Bouloy N. 12

Le Cauchemar.

Si une petite maîtresse est inquiétée le moins du monde pendant son sommeil, elle dira, le lendemain, dans son salon : *J'ai eu cette nuit le plus affreux cauchemar!*..... Abus de mots. Vos sens sont agités; vous vous retournez vingt fois dans votre lit; votre bonnet ou votre cornette s'en vont au diable; vous rêvez que vous êtes suspendu à un toit, que vous êtes sur le bord d'un abîme, et qu'il s'en faut d'une demi-ligne que vous y soyez précipité. Tout cela n'est pas le *cauchemar :* ces chimères, produites par les picotemens de votre sang, témoignent tout bonnement que vous avez bu du vin pétillant et mousseux; vous ferez des rêves semblables ou analogues, tant que les délicieux coteaux d'Aï seront en Champagne, et que la Champagne sera en France.

Le cauchemar est une véritable maladie, elle est fixe ou accidentelle: fixe, si votre système nerveux en est constitutionnellement affecté; accidentelle, si la cause est simplement extérieure. Le cauchemar s'attaque de préférence aux femmes; faibles, impressionnables à l'excès, les sensations reçues burinent leurs nerfs, y gravent des désirs, des craintes, des espérances, souvent même des personnages et des scènes tout entières. Malheur au crédule époux qui reçoit de confiance la main d'une jeune personne attaquée de la maladie du cauchemar! Quelle dot assez riche pourra le dédommager de ses longues insomnies? Ce mari-là est une victime désormais destinée à entendre réciter toute la nuit du Walter Scott, du lord Byron, du Chateaubriant, du Nodier, du Hugo, et à recevoir des milliers de coups de poings et de coups de pieds, selon qu'il sera pris pour un brigand, pour un assassin, pour un voleur, pour un scélérat, pour un tyran, ou pour le diable.

Si le cauchemar s'empare des hommes avec un caractère de fixité, n'en doutez pas, c'est que la cupidité, l'ambition, l'ingratitude, l'avarice, la trahison ou le parjure, ont fait quelque énorme brèche à leur conscience. Celui-ci revoit, dans le sommeil, l'échafaud homicide dressé par son ordre; d'un accent étouffé il supplie ses bourreaux de lui dérober les têtes des victimes. Ce cauchemar est celui de Sylla. Cet autre est importuné, pendant la nuit, par l'ondulation des drapeaux qu'il a désertés; il cherche à les écarter, et, dans la turbulence de ses mouvemens, il retrouve ces drapeaux accusateurs jusque dans les plis de ses importuns rideaux. Ces cauchemars font frémir. Il en est de moins terribles, auxquels sourit la satire : c'est celui de quelque grand capitaine qu'une terreur fameuse a placée pour jamais sous le joug de la peur. La nuit, il ne songe qu'à fuir; son corps d'armée est dans ses jambes, dans celles de ses chevaux, ou dans le gouvernail de son esquif; il se croit sans cesse poursuivi : voyez avec quelles convulsions il soulève sa couverture, c'est qu'il cherche à courir; ce mouvement de la main indique qu'il fouette; ce mouvement du pied, qu'il donne des coups d'éperon; ce gonflement des joues, qu'il souffle pour enfler la voile qui l'éloigne du port. C'est encore le cauchemar de ce liquidateur des dettes de son pays qui, par un honteux accord avec les créanciers étrangers, grossit les états de liquidation, et compte par le nombre de ses signatures les vols faits à sa patrie. Il passe la nuit à calculer : écoutez ses soupirs chiffrés et ses gémissemens arithmétiques; entendez-vous ces mots d'*addition*, de *soustraction* qu'il articule avidement? Il ne rêve qu'unités, dixaines de mille et centaines de mille. La Cour des Comptes, en grande tenue, est au pied de son lit, et M. Barbé-Marbois à son chevet; ces deux mains qu'il joint expriment qu'il demande grâce à MM. les Référendaires.

Pour les familles comme pour les malades, le cauchemar fixe est un sujet d'affliction; il n'est qu'un sujet de conversation et même d'amusement lorsqu'il est accidentel; les causes elles-mêmes en sont presque toujours comiques. Vous êtes allé voir un mélodrame de M. Guilbert Pixérécourt, et Philippe vous apparaît la nuit; sa voix sépulcrale, ses yeux de traître et son nez de tyran viennent, à la pâle lueur de votre veilleuse, vous redemander des claques dont vous avez été trop avare. Une servante a gauchement tourmenté votre lit de plume, et vous voilà couché les pieds en haut et la tête en bas : votre respiration devient pénible; il vous semble qu'un corps lourd comprime votre poitrine; le poids est même assez considérable pour vous faire croire que trois ou quatre orateurs ventrus ont pris votre estomac pour un banc : vous vous réveillez dans un état convulsionnaire. C'est tout bonnement Jeanneton qui l'a occasionné.

Le sommeil après le repas amène de fréquens cauchemars; on en voit beaucoup de personnes saisies aux conférences de certains prélats, comme aux homélies de certains prédicateurs. Vous avez bien dîné, et vous allez au prône de quelque Cassagne ou de quelque abbé Cottin : sommeil, cauchemar; conséquences inévitables.

La surcharge de l'estomac par trop d'alimens engendre une foule de cauchemars accidentels. La médecine moderne a fait l'observation que, depuis l'introduction en France du gouvernement constitutionnel, les cauchemars, par suite de surcharge de l'estomac, se sont horriblement multipliés. Il n'y

a pas encore eu d'exemple de majorité acquise et un peu compacte, à moins de cinq à six cents cauchemars. Pendant les sessions ils sont extrêmement multipliés : la pâtisserie et les vols-au-vent rendent ces sortes de cauchemars très-étouffans; ils sont occasionnés par des boulettes fort recherchées, dont on est très-friand, et qu'on paie fort cher.

Il y a des lectures qui vous donnent le cauchemar : tels sont les petits articles du petit journal d'un petit auteur tragique; telles sont encore les tragédies et les odes de certain journaliste. C'est une mauvaise lecture qui a causé le cauchemar épouvantable dont est suffoquée la jolie femme que nous avons représentée dans le tableau ci-contre. Avant de se mettre au lit, et après s'être assurée que M. de la Ferronière, son époux, était endormi, elle a placé sur la table de nuit les œuvres de lord Byron; elle a prolongé jusqu'à une heure du matin la lecture du Vampire. A peine a-t-elle les yeux fermés, que l'horrible suceur du sang des vierges vient effrayer son imagination. Il se présente à elle sous la forme d'un diable, porteur d'ailes de chauve-souris et de cornes de taureau ; deux prunelles de feu sortent de ses yeux horribles ; il lui reste une double canine qui, dans son apétit, ne recherchera pas si madame de la Ferronière est femme ou vierge. Les doigts crochus du monstre se dirigent vers les seins de la victime qui, dans son agitation, a jeté par terre les œuvres de M. Charles Nodier, et l'élégant bonnet *à la folle* qui emprisonnait ses longs cheveux. Pour comble de malheur, un petit épagneul qu'elle chérit à l'égal de son mari, a choisi pour point de repos la blanche poitrine de sa maîtresse : ce joli animal a tout le calme de l'innocence; il ignore combien cette place qu'il occupe lui susciterait de jaloux et de rivaux; il se laisse bercer aux vives palpitations de sa maîtresse, qui ne font qu'ajouter aux douceurs de son sommeil. Mais madame de la Ferronière a laissé échapper un cri : son époux est accouru; à la lueur incertaine de sa bougie, il distingue mal ce qu'il aperçoit ; il doute si le désordre de la couche nuptiale, la nudité du sein de madame, ses cheveux épars, ses bras étendus, sont des signes de douleur ou des indices de plaisir : dans son trouble, il prend Azor pour un amant, lorsqu'aux cornes de son fichu de nuit, sa femme le prend lui-même pour un second diable.

Lith. de Langlumé & de l'Abbaye N.°

La Colique.

La Colique.

Qui peut se vanter de n'avoir jamais eu la colique? C'est la maladie de tous les âges, de toutes les conditions, des nobles et des vilains, des belles et des laides, des poëtes et des héros. Alexandre la rencontra dans les eaux du Cydnus, Horace dans les champs de la Macédoine, où elle lui fit jeter son bouclier.

Il y a mille espèces de coliques, le lecteur n'est sans doute pas jaloux de faire connaissance avec toute cette famille, aussi vieille que le monde. Laissons à M. d'Hozier le soin d'établir sa généalogie complète; nous nous bornerons à parler de deux sœurs très-répandues, la colique *nerveuse* et la colique *flatulente* ou *zéphirine*.

La première, réelle seulement pour celui qui souffre, n'existe pas pour ceux qui entourent le malade; la seconde, plus franche, plus impétueuse, ne sait pas garder l'incognito; elle se trahit à des signes certains, sur lesquels ne peuvent se méprendre les sens les plus vulgaires.

Courtisans et flatteurs, défiez-vous de la colique *flatulente* : elle peut vous jouer de bien mauvais tours.

Un chambellan était parvenu à conquérir la faveur d'un prince assez capricieux; il avait su se rendre indispensable dans des fonctions qui n'en sont pas; personne ne soutenait le poids de l'oisiveté avec autant de grâce; nul ne savait masquer l'inaction sous une démarche aussi vive, sous un extérieur si occupé; le problème était résolu, il fallait qu'il fût toujours là; pour lui plus de sommeil ni de repos : il était au comble du bonheur. Soir et matin, il emplissait l'antichambre du prince de sa figure soumise et de son habit brodé; le prince daignait lui dire quelquefois : « Mon cher vous » pâlissez, vous maigrissez, vous jaunissez..... » Ces charmantes paroles l'enflammaient d'un nouveau zèle!.... C'était un supplément de gratification qui ne coûtait rien à la liste civile. Notre chambellan recevait néanmoins des récompenses plus positives : ce volumineux almanach qui constate régulièrement la mobilité de la fortune et les caprices des cours, n'offrait jamais, à son article, que des additions prévues par l'imprimeur; chaque année ses nouveaux titres devaient y usurper deux lignes de plus; les boutonnières de son habit ne pouvaient suffire aux rubans qui les décoraient, elles étaient obligées de cumuler. On l'avait fait baron à Pâques, marquis à la Pentecôte, on lui avait promis qu'il serait duc à la Trinité; personne ne prévoyait où s'arrêterait sa fortune. Malheureusement il fut atteint dans sa carrière politique d'une colique zéphirine. Il voulut tenir bon et rester à son poste; mais il ne put dissimuler son indisposition; le bruit en parvint jusqu'au prince; l'antichambre en gardait le souvenir; ses anciens services parlaient en vain en sa faveur : il fut mis à la retraite, et on lui assigna pour résidence une campagne très-aérée.

Que conclure de ceci? Que le courtisan le plus occupé, le plus jaloux de parvenir, doit quelquefois savoir dérober à ses fonctions le temps nécessaire pour prendre un remède.

Je vois d'ici tous les ambitieux se récrier contre la colique. « Il faut, diront-» ils, nous faire assurer contre elle! » Et là-dessus ils prendront un médecin à l'année : je crois qu'ils auront tort.

Il n'est pas de chose si mauvaise en apparence dont on ne puisse tirer parti; tout dans ce monde a son bon côté, et la colique peut être vue sous deux faces.

Les disgrâces de la nature peuvent devenir une mine à exploiter. Roquelaure dut ses succès à sa laideur, Potier à sa maigreur, et tel diplomate célèbre n'aurait pas passé pour homme d'esprit s'il n'avait eu le privilége d'être bancal et bossu.

Sachez donc avec adresse rendre la colique tributaire de votre ambition; qu'elle s'associe à vos espérances, qu'elle se mêle à vos efforts; mais que, docile à vos inspirations, elle ne se montre jamais que lorsqu'elle peut vous être utile. Sans doute ces occasions sont rares, je vais cependant en citer un exemple.

Un provincial était venu à Paris pour obtenir un emploi. Descendu dans un hôtel garni assez voisin du centre de la capitale, il avait commencé par lancer une douzaine de pétitions, qui restèrent sans réponse; il avait épuisé avec aussi peu de succès un arsenal de lettres de recommandation réunies de tous les points de son département. Les bureaux n'avaient pour lui qu'une réponse : « Cela ne dépend pas de nous. » Il commença à croire que par extraordinaire cela dépendait peut-être du ministre : dès-lors il changea de système, et se mit à poursuivre monseigneur avec une témérité remarquable; il devint le privilégié des audiences, l'ombre et le vampire de Son Excellence. Quoique sa demande fût juste, il n'aurait peut-être rien obtenu sans un événement heureux. Notre provincial n'avait jamais vu de ministre, la présence de Son Excellence lui causa une émotion dont il ne put se rendre maître; il sentit à l'instant même, et par contre-coup, une colique *flatulente*, née du respect qu'il portait à monseigneur. Plusieurs fois

de suite la même cause produisit constamment les mêmes effets; et le ministre sentant enfin l'inconvénient des réponses dilatoires avec un pareil homme, se détermina à le renvoyer dans sa province avec ce qu'il demandait. Ses concurrens eurent un pied de nez : ce que c'est que le vent de la faveur!

Lorsqu'au commencement de notre révolution les Prussiens pénétrèrent dans notre patrie, on fit un appel au courage des Français, et l'on peut dire qu'en ce moment aucun d'eux n'éprouva *la colique*. Leurs bataillons improvisés marchèrent fièrement à l'ennemi. Bientôt le brave Kellermann eut culbuté ces hordes étrangères. Ce n'était point assez, les produits de ce sol qu'elles avaient outragé concoururent à leur ruine. Les vignobles de la Champagne vengèrent sur l'estomac de ces soldats avides les ravages qu'avaient occasionnés leurs bras; faibles, languissans, ils tombaient par milliers avant que nos baïonnettes pussent les atteindre, et la colique, triomphante dans leurs rangs, s'étonna d'avoir si rapidement achevé l'ouvrage glorieux de nos armes.

Chez les anciens, pour éterniser la mémoire d'un pareil service, la colique aurait obtenu un temple que l'on aurait élevé derrière celui de la victoire; les raisins de Champagne eussent été mentionnés honorablement; on leur eût donné le pas sur tous les raisins du monde; les vignes de Bordeaux eussent été obligées de s'humilier devant celles d'Épernay. Chez nous, hélas! une superbe ingratitude condamnerait déjà ces dernières à l'oubli, sans le nectar qu'elles produisent et qui s'est chargé de les immortaliser.

Dans le tableau ci-contre, nous n'avons représenté la colique que dans ses inconvéniens : un négociant vient de terminer son courrier, il s'agit de plusieurs affaires d'un grand intérêt, il ne veut s'en remettre qu'à lui seul du soin de porter sa correspondance; l'heure fatale du départ va bientôt sonner, une foule empressée s'élance vers la boîte pour y déposer son tribut épistolaire. Notre négociant arrive à son tour; un coucou portatif, qui est entre les mains d'un horloger, lui dit de se hâter; mais dans ce moment, attaqué par une colique vengeresse qui semble lui reprocher sa défiance, il hésite entre l'intérêt et la nature; il regarde avec attendrissement un cabinet d'aisance et semble demander un instant de répit à ses intestins ou au directeur des postes.

chez Ambroise Tardieu, rue du Bac n° 12

Lith. de Langlumé r. de l'Abbaye, n° 4

La Courbature.

La Courbature.

Le ciel ne nous a donné à dépenser qu'une certaine somme de forces; ce n'est pas impunément que nous dépassons le budget de la nature. Elle ne tolère point l'abus, et comme tous les membres en sont responsables, le corps entier est intéressé à le prévenir. Le châtiment suit de près la faute : vous faites un excès le samedi, le dimanche la courbature est chez vous; elle s'empare de votre personne, vous met aux arrêts forcés, et vous condamne à ne rien faire de huit jours; ce qui est tout au plus agréable pour un commis.

Il en est de la courbature comme de l'amour; pour bien la peindre il faut l'avoir sentie : c'est un état d'affaissement qui vous casse bras et jambes, qui tourne toutes vos pensées, toutes vos affections vers le lit et la bergère; c'est une douleur vague, mais réelle, qui vous parcourt de la tête aux pieds. Cette maladie serait un bienfait pour quelques fonctionnaires : avec une courbature, ils seraient sûrs de rester au moins une semaine en place.

L'institution de la garde nationale a été, dans le principe, la cause d'un grand nombre de courbatures : on conçoit ce résultat pour des bourgeois pacifiques obligés de passer subitement de la vie civile à la vie militaire, et du comptoir au lit de camp. On ne crut pas d'abord à la fréquence de ces indispositions, qui vainement furent alléguées pour se dispenser d'un tour de garde. Les conseils de discipline luttèrent contre la courbature et la forcèrent de faire faction à la mairie ou patrouille à la barrière; quelquefois même elle fut convoquée pour les revues d'apparat. Mais si la courbature ne contrariait que faiblement le service de poste, elle était un obstacle réel à la précision des manœuvres et à la grâce des évolutions. Comme elle se cachait sous un uniforme complet, des épaulettes et un bonnet d'ourson, elle ne pouvait trahir sa présence que par la roideur qu'elle imprimait aux mouvemens de quelques compagnies. Cet inconvénient n'existe plus; le tempérament de nos bourgeois s'est peu-à-peu façonné aux habitudes militaires; ils se sont endurcis à la fatigue, et la courbature s'est éloignée de leurs rangs, sur-tout depuis qu'ils ne sont tenus de monter la garde que tous les deux mois.

La courbature n'est pas toujours produite par un excès de fatigue ou de travail, un refroidissement subit peut lui donner naissance.

M. le chevalier Destiollet a le travail en horreur; cependant il veut faire son chemin. Il a pour principe qu'il faut se produire et montrer sa figure; qu'on obtient par importunité ce qui ne serait pas accordé au mérite. C'est un système comme un autre et qui peut avoir son côté vrai. Du reste, le chevalier a dans les jambes une activité prodigieuse; il damerait le pion à tous les cabriolets du monde : aussi ne s'en sert-il jamais, par deux raisons excellentes, la première, la seule dont je me souvienne, c'est qu'il n'a pas d'argent pour les payer. M. Destiollet apprend un jour qu'il vient à vaquer dans sa province un emploi qui lui conviendrait sous le rapport des appointemens, c'est tout ce qu'il lui faut; il se met en course pour l'obtenir. Il parvient à déterrer toutes les personnes qui peuvent l'aider dans ce projet; en une matinée, il les a toutes vues. A force de témoignages d'humilité, de saluts et de courbettes, il est parvenu à en disposer quelques-unes favorablement. Ce n'est pas assez; il sait que la plupart de ses protecteurs doivent se trouver le soir à un bal que donne un banquier israélite : il se rend à la bourse et achète un billet d'entrée. Minuit sonne, notre homme arrive en nage; une fenêtre ouverte mal à propos sur l'escalier le glace au passage : il se sent frappé, il ne s'arrête pas et pénètre dans le salon; mais il n'y entre pas seul, la courbature l'accompagne; l'épine du dos a perdu cette flexibilité si précieuse aux solliciteurs, et qui permettrait presque de les classer parmi les animaux sans vertèbres. Bientôt le chevalier est aperçu par plusieurs des personnes qu'il a visitées le matin : on lui fait de loin un petit signe de protection, et lui, qui dans tout autre moment se fût incliné jusqu'à terre, reste immobile et droit comme un I. Cette attitude forcée, dont ses protecteurs ignorent le motif, les indispose; on lui tourne le dos; on le considère déjà comme un ingrat que la certitude de réussir rend insolent; on veut le punir de sa présomption, lui donner une leçon méritée..... Effectivement, il n'obtint pas la place, et perdit par une courbature ce qu'il avait failli gagner par des courbettes.

Le meilleur remède que l'on puisse appliquer à la courbâture, c'est sans contredit le repos; nous conseillons d'y joindre les boissons aqueuses édulcorées, et s'il y a tendance à l'inflammation, la diète et la saignée : il est convenu aujourd'hui que cela ne peut jamais faire de mal.

On parlait devant un journaliste de M***, académicien, qui se trouvait retenu chez lui par une courbature. « Cela prouve, répondit le critique, que » l'on peut attraper une courbature en restant assis dans un fauteuil à ne » rien faire. Je le plains, cette maladie pourrait lui devenir funeste; il ne » s'en guérira pas en prenant du repos, c'est comme cela qu'il l'a gagnée. »

En effet, l'excès de l'oisiveté et de la mollesse produit quelquefois un

malaise qui ressemble à la courbature. Notre corps a besoin d'exercice; demandez-le plutôt aux ministres d'état : ils maigrissent à vue d'œil quand ils n'ont plus de porte-feuille. Ce n'est pas que leur cuisine se ressente de cette perte, qu'ils aient mis leurs marmitons à la demi-solde, leur broche à la réforme et leurs fourneaux à la retraite : c'est qu'il leur manque ce tracas salutaire qui entretient un heureux mouvement dans les humeurs, et qui est, pour ainsi dire, la cheville ouvrière de la santé. Il est certain que les sinécures rapportent aux médecins presque autant qu'elles coûtent à l'état.

Les personnes ne sont pas seules sujettes à la courbature : les productions de l'esprit s'y trouvent également exposées. Lors de l'apparition d'*Oreste* à l'Odéon, tous les amis de M. Mely Jeannin, qui avaient fait des efforts extraordinaires de bienveillance et des prodiges de tendresse, sortirent du théâtre avec une courbature de dévouement; mais la pièce en eut une plus sérieuse. Elle voulut essayer, malgré cela, de marcher le lendemain, et tomba de faiblesse. Cette maladie se déclare ordinairement dans les cinq premières représentations. On assure que *Saül,* qui en avait donné des symptômes, n'en mourra pas, et qu'il s'est rétabli après quelques jours de repos dans un carton. Je félicite M. Gimel de cette cure; je ne le croyais que lieutenant-colonel et directeur de l'Odéon, il paraît qu'il est aussi médecin.

Le ministère anglais tenait singulièrement à faire passer dans la chambre des communes une motion qui rencontrait beaucoup d'opposans; il était parvenu à s'assurer une majorité de trois voix; mais le jour marqué pour la discussion, un de ceux qui avaient pris des engagemens est frappé d'apoplexie à la suite d'un repas de famille; un second se casse la jambe au moment de monter en voiture. Le lord chancelier apprend ce double accident, mais n'en est point effrayé : il lui reste une majorité suffisante. On devait voter par assis et par levé. Au moment où tous les appuis du ministère se levaient à-la-fois, un de ceux qui avaient promis leur suffrage est atteint d'une courbature qui le cloue sur son banc. Cette immobilité, qui rend mal sa pensée, le classe, malgré lui, dans les rangs de l'opposition et contribue à en assurer le triomphe. Le ministère surpris de cette défection n'en apprend le motif qu'à la fin de la séance; mais il n'était plus temps. Jaloux d'empêcher le retour d'accidens semblables et d'éviter toute espèce de refroidissement chez ses amis, le lord chancelier les fit prier secrètement d'adopter l'usage des gilets de flanelle, et ajouta qu'ils s'en trouveraient bien. Cette plaisante injonction courut la ville; on trouva beaucoup à mordre sur la flanelle de Son Excellence, et Shéridan prétendit, à cette occasion, que puisque tous les députés du centre allaient avoir de la laine sur la peau, il était juste de ne plus les appeler que les moutons ministériels.

Quiconque redoute une courbature, doit se garer de l'ennui : l'un produit l'autre; il est des choses qui font mal à entendre et qui fatiguent à-la-fois les oreilles, l'esprit et le corps. On peut sortir de l'Institut avec une courbature littéraire ou scientifique : que ceux qui ne sont pas nantis d'une santé très-robuste évitent, par exemple, d'assister aux dissertations de M. Quatremère de Quinci.

Chez les anciens, la vieillesse était très-honorée; il est vrai qu'alors elle savait se renfermer dans le rôle qui lui convient, et qu'elle ne donnait jamais prise au ridicule. On ne la voyait point, étourdie par calcul et froidement évaporée, disputer aux jeunes gens le soin de fixer les modes; cela tenait peut-être aussi à la simplicité du costume de l'époque, qui, laissant entièrement nus les bras et les jambes, ne permettait guère de masquer le dépérissement des formes. Le costume moderne a fait révolution dans les mœurs; comme il est de nature à dissimuler beaucoup d'imperfections, il est des gens qui se sont imaginé qu'on ne vieillissait pas avec un habit neuf. Forts de ce principe, et pour compléter une illusion qui les flatte, ils ont renoué avec des jeunes gens; ils s'élancent à leur suite, ils font des cavalcades, des dîners, des parties de plaisir, et sont presque partout les héros payans. Que gagnent-ils à tout celà? Du ridicule et des courbatures.

Dans la lithographie ci-contre, nous avons voulu retracer le portrait d'un de ces hommes le lendemain *d'une soirée délicieuse.* Il est rentré avec la fièvre; il n'a pu fermer l'œil de la nuit; il est hors d'état de faire un pas. Vainement un ancien et fidèle domestique a résolu de défendre la porte de son maître, plusieurs étourdis forcent la consigne et viennent réclamer leur compagnon ou plutôt leur victime; le vieillard, qu'une courbature enchaîne, essaie de se soulever pour les recevoir. Comme il ne s'attendait pas à leur visite, il a laissé sur une table sa perruque, ses faux mollets et toutes les pièces d'emprunt qui composent sa jeunesse postiche.

Auprès de lui un valet beaucoup moins âgé que l'autre, et qui paraît s'engraisser aux dépens des folies du maître, lui présente un consommé. Dans le fond, à côté de la cheminée, on aperçoit la statue d'un amour dont l'arc est rompu; à droite sur le devant, un vieux singe, imitateur, comme son maître, de tout ce qu'il voit faire aux autres.

Ambroise Cardon, éditeur, r. du Battoir N. 12

Lith. de Langlumé

Les Cors aux pieds.

Les Cors aux Pieds.

Cette infirmité était inconnue aux Grecs et aux Romains. Ils avaient adopté un genre de chaussure qui laissait aux doigts du pied une entière liberté. La sandale, dont se servaient également les éphores et les consuls, n'eut jamais à se reprocher la naissance d'un cor ou la présence d'un oignon. Le système d'égalité qui régnait dans ces républiques semblait s'être étendu aux doigts des pieds de chaque citoyen, vous auriez vainement cherché sur le pouce ou le *medium* aucune espèce de prééminence.

La chaussure antique était donc sous ce rapport préférable aux souliers modernes ; il est vrai qu'elle défendait bien faiblement contre la pluie et l'humidité. Les orages étaient fréquens au forum comme à la tribune d'Athènes, où l'on discutait en plein air. Qu'arrivait-il alors? que les orateurs, exempts de cors aux pieds, gagnaient souvent des rhumes : il y avait compensation.

Je vais plus loin : notre chaussure est plus favorable à l'éloquence, puisque, ménageant la poitrine de l'orateur, elle lui conserve la pureté d'organe dont il a un besoin indispensable. J'en conclus que ce n'est point la sandale, mais le soulier couvert qui convient à un gouvernement représentatif.

Cette opinion est pourtant susceptible de discussion : je suppose une chambre où il existerait des députés qui ne connussent d'autre moyen de répondre à leurs adversaires que les trépignemens de pieds, ces orateurs-là trouveraient assurément que les cors sont le plus grand obstacle au développement de l'éloquence.

Scipion l'Africain, qui parlait fort bien, aimait, dit-on, beaucoup la danse; quelques-uns de nos orateurs peuvent se trouver dans le même cas; j'en ai vu qui passaient avec une rare facilité de l'exorde à la walse, et de la péroraison au fandango : ces messieurs-là déclameront contre les cors. Mais en général ces exemples sont peu fréquens; l'étude de l'éloquence s'allie mal avec celle des battemens; il faut choisir entre la flexibilité de la langue et celle du jarret, se prononcer entre Cicéron et Vestris : je persiste à penser que parmi nos orateurs il y a très-peu de sauteurs.

Moi, qui ne suis ni l'un ni l'autre, je me sens disposé à quelque indulgence pour le soulier, que les boues de Paris rendent si nécessaire. D'ailleurs, ne lui a-t-on pas fait subir des modifications délicates en faveur des pieds sensibles ou sexagénaires qui ont une voiture à leur disposition? N'a-t-on pas imaginé d'adapter à une semelle vigoureuse la peau douce et flexible du castor ou du daim? Entourés de cette enveloppe légère, le durillon respire et le cor s'étonne d'avoir perdu son aiguillon. Si, faute de voiture, vous ne pouvez recourir à ce moyen; si vous êtes condamné à vous servir de l'escarpin vulgaire, prenez un canif, et par deux incisions que vous croisez l'une sur l'autre, préparez une habitation provisoire aux excroissances douloureuses de l'orteil : cette méthode n'est pas nouvelle; vous voyez beaucoup de gens affronter les ruisseaux de la capitale ayant ainsi l'*étoile* aux pieds.

J'ai terminé ma profession de foi sur les souliers, je serai beaucoup plus sévère pour les bottes. C'est une invention fatale, qui a fait naître plus de cors que le patriotisme n'a produit de vertus; c'est une chaussure inhumaine, barbare, et que la civilisation devrait proscrire. Je voudrais savoir de quel droit les cordonniers se permettent d'infliger journellement à leurs concitoyens une véritable torture, qu'ils leur font encore payer fort cher. Ces messieurs veulent faire briller leur art aux dépens de la nature, et sacrifient les pieds qu'on leur confie à l'élégance de leurs créations. Ils ne connaissent plus ni formes ni mesures; ils ont pour principe que le cuir finit toujours par s'élargir, et afin d'éviter cet inconvénient, ils forcent les doigts à se replier sur eux-mêmes, contrarient le jeu des articulations, arrêtent la circulation du sang, et vous bâtissent à grands frais le plus incommode et le plus insalubre des cachots : c'est un abus que je signale à messieurs les administrateurs des prisons.

Mais déjà les bottiers ont trouvé parmi eux un philantrope qui, ne pouvant arrêter le mal, a du moins essayé de l'atténuer : on sent que je veux parler de Sakoski. Obligé par état d'approuver les bottes et d'en fabriquer, son cœur n'a pu rester insensible à tous les cors et durillons dont il était la cause involontaire; sa conscience souffrait pour les pieds de ses pratiques; c'était toujours avec un gémissement qu'il mettait la dernière main aux nombreux chefs-d'œuvre qu'enfantait son atelier. Doué d'une imagination vive, il conçut le projet de réparer envers la société tous les torts de ses collègues et les siens : l'embouchoir mécanique sortit un matin de son cerveau. Grâce à cette invention sublime, la botte est devenue vassale de toutes les irrégularités qu'elle doit couvrir; elle les prévoit, s'y conforme, et n'engage plus avec le pied une lutte douloureuse où la victoire était toujours pénible. Honneur à Sakoski! il a bien mérité de l'humanité. A l'exemple de ces êtres généreux qui ouvraient des hospices aux infirmités de leurs semblables, il a su préparer un asile à tous les cors, oignons et durillons des générations présentes et futures.

Dès qu'un cor est constitué, le meilleur, le seul remède est la patience. Ce n'est pas que l'on ne vous indique mille moyens de vous en débarrasser : l'épicier vous vendra une poudre infaillible ; le voisin vous conseillera d'y appliquer du beurre frais; la voisine, un pain à cacheter mystérieux, dont la seule vertu est de ne pouvoir faire aucun mal. J'ai vu un pauvre diable auquel on avait persuadé de se frotter tous les ans les articulations avec des cosses de fèves de marais : il a suivi la prescription quinze années de suite; il en essayait encore lorsqu'il fut atteint de la maladie qui le conduisit au tombeau. La veille de sa mort, il se plaignait de ce que ses cors lui faisaient beaucoup de mal : « C'est votre faute, lui répondit une vieille femme assise près de son lit, vous vous seriez guéri avec les fèves de marais; mais vous manquez de persévérance. »

Lorsque la douleur devient assez vive pour dépasser les limites de votre patience, sachez affronter le bistouri : c'est aux hommes que ce conseil s'adresse; il serait superflu pour le beau sexe, qu'une chaussure légère et un bienfait particulier du ciel mettent à l'abri des inconvéniens que j'ai signalés. En dépit des assertions de quelques détracteurs, je ne croirai jamais que les cors audacieux viennent usurper notre place aux pieds des dames; le satin qui les enveloppe et les défend ne souffrirait pas une telle injure. Ne décolorons point la beauté, repoussons l'idée de toute imperfection à des charmes qu'on nous cache; quant à moi, je n'admettrai jamais une supposition qui pourrait blesser les pieds de nos danseuses.

M. le marquis de X***, quoique déjà sur le retour, avait la prétention d'être encore un homme à bonnes fortunes. Il se trouvait à un dîner avec plusieurs jolies femmes, M. le marquis avait pris ses mesures en conséquence; il avait établi le siége en règle des attraits de toutes ses voisines; il prenait le bras de celle-ci, la main de celle-là; détachait à l'une un regard passionné, à l'autre un profond soupir; mais toutes ses avances ne produisaient pas grand effet. Il imagine de changer ses batteries, il allonge son pied sous la table et parvient à toucher celui d'une jeune veuve qui était placée à peu de distance de son amant; trompée par la manœuvre du marquis, elle croit que c'est celui qu'elle aime, cependant elle hésiste d'abord à répondre; on revient plusieurs fois à la charge, cette persévérance dissipe tous ses doutes, elle n'hésite plus : le marquis est enchanté. Il n'ignore pas ce que prescrit la galanterie; il ôte légèrement son soulier et présente son pied désarmé à des attaques qu'il provoque. Mais, ô disgrâce! la jolie dame veut contenir l'adversaire indiscret qui lui dispute trop vivement le terrain; elle appuie si fortement sur le pied du galant, que tous ses cors et durillons, qui sommeillaient depuis six mois, se réveillent à l'instant même dans toute l'étendue du terrain qu'ils ont conquis. Le marquis est près de crier; mais le bonheur, la joie, lui ferment la bouche; sa figure présente un mélange de douleur et de satisfaction qui forment l'ensemble le plus grotesque. On se lève de table, le marquis de remettre son soulier et la jeune dame de reprocher à son amant la conduite qu'il a tenue pendant le repas. « Ce n'est pas moi, je vous jure, » répond celui-ci avec cet accent qui persuade. — Ce ne peut être alors que » le marquis, dit la dame, je vais m'en assurer; je l'aperçois. » Effectivement, sans avoir l'air d'y mettre de malice, elle s'élance en courant et monte comme par mégarde sur le pied du marquis. Celui-ci étouffe un cri et fait une grimace dont la veuve reconnaît parfaitement l'identité. « Ah! madame que » vous êtes bonne! je sens plus vivement qu'un autre ce que vous faites » pour moi; mais resterons-nous toujours sur le même pied? Le gauche est » à votre service, c'est le côté sentimental; de plus, il n'a pas de cors. — » J'en suis fâchée, reprend la dame en tirant sa révérence; si votre pied a » des cors, mon cœur a des durillons. »

Si la chirurgie n'a pas encore trouvé de remède efficace pour détruire le mal, elle indique des précautions faciles et qui procurent un heureux soulagement. Les bains de pieds sur-tout ont le privilége d'adoucir les cors et d'engourdir les douleurs qu'ils excitent. Il suffit, il est vrai, d'un changement de temps pour les réveiller; c'est le plus fidèle baromètre que je connaisse; il égale en précision ceux de l'ingénieur Chevalier; j'engagerais même ce dernier à se laisser venir des cors, s'il n'en a pas : ils lui donneraient d'excellens avis pour les prédictions atmosphériques; c'est, après un rhumatisme, le meuble le plus nécessaire à un astronome.

Quelquefois les souffrances qui proviennent des cors sont si aiguës, que l'on peut à peine se traîner; mais ce n'est là qu'une gêne momentanée, qu'une claudication passagère. C'est ainsi que la justice, dont souvent la marche est si lente, reprend dans certaines circonstances une allure dont la rapidité vous étonne. La justice, que l'on avait crue boiteuse, a seulement des cors aux pieds : elle va suivant le temps.

Dans la lithographie ci-jointe, on a représenté un pauvre diable dont les pieds, hérissés de cors de toutes les dimensions, offrent en abrégé une image assez fidèle des montagnes de la Suisse et du Tyrol. Il essaie une paire de bottes qu'il a commandée; mais vainement l'embouchoir mécanique a creusé de nombreuses cavités dans le cuir docile, la maladresse du patient vient, par une fausse manœuvre, de heurter un endroit très-sensible. Tout près de lui est un bain de pieds; dans le fond de la chambre, un de ces opérateurs à tenue militaire, à moustaches épaisses, qui se croient obligés d'être effrayans pour inspirer de la confiance. Ce redoutable bienfaiteur a déployé l'arsenal menaçant de toutes les armes dont il compte se servir pour extirper les cors de leur retraite. On est tenté de plaindre le malheureux qui va lui passer par les mains,

Ambroise Tardieu éditeur rue du battoir N.° 12

Lith. de Langlume

La Danse de saint Guy.

La Danse de Saint-Guy.

A la bonne heure! voilà une maladie dont le nom du moins est divertissant. Il ne figurerait pas mal dans les recueils de Colinet : certes, si l'on inscrivait près d'un pareil titre ces impératifs bondissans : *chassez, déchassez, balancez à vos dames, dos à dos, la queue du chat,* vous prendriez cette infirmité pour une contre-danse; elle a bien, si l'on veut, quelque analogie avec l'art des Gardel et des Coulon; mais cette analogie est celle qui existe entre une grimace et un sourire : ceci exige une explication.

La nature nous a donné des nerfs, des muscles qui, en dépit de toutes les démocraties, sont les vassaux de notre volonté; vous voulez lever le pied, voilà que votre pied se lève; vous voulez fermer la main, voilà que vos doigts se ploient : c'est par ce mécanisme simple et ingénieux que, selon le hasard de votre position, vous avez pu donner ou recevoir des coups de pied et des coups de poing. Eh bien! il arrive qu'un agent quelconque, affectant subitement votre système nerveux et musculaire, vos muscles et vos nerfs se mettent dans un état complet d'insurrection contre votre volonté : ils agissent sans vous consulter; ils vont et viennent sans vous demander permission; ils font des mouvemens séditieux, et se déclarent dans un état absolu de rébellion. Ils ne vont pas jusqu'à vous demander une constitution, mais ils mettent la vôtre en danger.

Quand ce singulier phénomène se manifeste en vous, il ne vous est possible de faire exécuter aux muscles votre volonté qu'après que vous avez fait la leur; il y a souvent même entre eux et vous confusion de vouloirs, attendu que la névrose agissant préalablement, mêle à vos mouvemens volontaires des mouvemens entièrement étrangers à votre intention. Vous concevez tout ce que cette maladie entraîne d'inconvéniens et de périls : vous voulez offrir la main à une dame, c'est votre jambe qui se présente ; vous tendez une pétition à un ministre, votre névrose prend les devants : crac, vous décochez un soufflet à son excellence. Allez donc donner pour excuse que vous êtes attaqué de *la danse de Saint-Guy.*

Les mille traducteurs d'Homère, d'Horace et de Virgile ne se sont jamais rendus coupables d'autant de contre-sens qu'en peut faire, en un seul jour, un malheureux *danseur de Saint-Guy;* à la messe, il exécutera des ronds de jambes et des jetés-battus; il fera des génuflexions au parterre de l'Opéra; il dirigera son cure-oreille vers ses dents, et son cure-dent vers ses oreilles; son mouchoir ira chercher son nez dans des lieux où jamais nez ne se trouva; ses baisers, s'il en donne, seront presque toujours appliqués là où on ne les adresse guère. Tous ses mouvemens sont irréguliers et convulsionnaires; ils impriment à sa marche une allure singulière, d'un aspect automatique et qu'on peut comparer aux mouvemens des pantins; s'il s'arrête dans les foires, il court le risque d'être pris pour Polichinel.

Une pareille infirmité ne peut avoir pour cause qu'une grande catastrophe. Je ne l'ai point rêvé : on m'a fait voir dans Paris, au temps de mon extrême jeunesse, un *danseur de Saint-Guy* dont l'allure était des plus grotesques. Pour exécuter l'action de marcher, chacune de ses jambes accomplissait cinq à six mouvemens des plus compliqués; elles décrivaient un quart de cercle, se portaient en arrière, puis à droite, puis à gauche, puis enfin en avant; l'habitude du corps, contrainte par ces secousses opposées, offrait aux regards une sorte de désorganisation et de réorganisation simultanées du buste: tout cela était accompagné d'un tremblement général de toutes les parties du corps, qui semblait constamment prêt à s'écrouler. On m'apprit que cet homme avait été pendu; il avait eu affaire à un maladroit, qui n'avait tiré la corde qu'en amateur. Il n'était pas resté accroché assez long-temps pour mourir, mais tout ce qu'il en fallait pour attraper *la danse de Saint-Guy.* La corde ayant ainsi usé du droit de faire grâce, le patient fut assez heureux pour qu'on ne jugeât pas à propos de le rependre.

Puisque la *danse de Saint-Guy* nous commande des gestes et des actions tout à la rebours de notre volonté et de nos sentimens, il faut convenir que cette maladie semble avoir fait, depuis quelques années, une invasion dans les cerveaux. Aussi voudrais-je qu'au lieu de s'attaquer cyniquement et directement à la moralité d'un homme, à sa servilité, à sa cupidité, à son délirant amour du pouvoir, qui lui imposent journellement des actes, des discours, des écrits, des démarches en contradiction avec ses véritables inspirations de loyauté, de droiture et de patriotisme, il vînt à la mode de dire : Cet homme a *la danse de Saint-Guy.* Par exemple, si l'on m'apprenait qu'un homme qui a consacré sa vie entière aux austérités du cloître, a pris tout-à-coup le casque et la cuirasse, je dirais : Cet homme a *la danse de Saint-Guy.* Si l'on m'ajoutait qu'un électeur qui vote ordinairement avec l'opposition, a voté avec le ministère, je n'irais pas malhonnêtement crier sur les toits que cet électeur a été corrompu; que son vote a coûté dix mille écus; qu'il s'est vendu pour trois places, plus un pot-de-vin et des épingles pour sa femme. Cet électeur-là a agi contre sa volonté; il a *la danse de Saint-Guy.* Cet homme d'état, qui, au lieu d'avancer avec le siècle, rétrograde;

qui, privé d'yeux par derrière, se heurte, dans sa marche à reculons, contre tous les obstacles qu'il rencontre, irai-je l'appeler à raison de ce bizarre mouvement des jambes, un barbare, un ignorant, un Goth, ou enfin un fanatique? Point du tout: il a *la danse de Saint-Guy*. Ce général qui efface de l'état de ses services les campagnes de Marengo et d'Austerlitz, a *la danse de Saint-Guy*. Ce censeur qui a écrit deux volumes in-8°. contre le siècle de Louis XIV, et qui biffe les pointes d'un couplet où l'on tanse la galanterie du monarque; ce censeur-là a *la danse de Saint-Guy*. Ce journaliste qui applaudissait jadis à l'énergie conventionnelle, et qui maintenant broche des articles monarchiques, il a *la danse de Saint-Guy;* ce ministre enfin qui met à la demi-solde ses vieux compagnons d'armes, sa plume a *la danse de Saint-Guy*. Voulez-vous des exemples plus comiques? Ce caissier qui souffle deux millions au trésor, et que ses mouvemens musculaires forcent à s'expatrier; ce mari qui, cédant à la puissance de la névrose, bat sa femme, et cette femme dont la chasteté, en proie à des spasmes indomptables, succombe à contre-cœur: tous ces gens-là ont *la danse de Saint-Guy*.

Cette maladie a tiré sa singulière dénomination des superstitieux usages qui jadis gouvernaient les peuples. Les saints exerçaient la médecine comme nous avons vu récemment le prince de Hohenlohe; avec un signe de croix, un *ave*, un chapelet, une relique ou un pélerinage, on vous guérissait une phthisie, une cécité, une paralysie. Les saints vous fournissaient aussi les remèdes; ils cumulaient l'état de docteur et celui d'apothicaire. C'est vers cette époque de crédulité que d'une partie de l'Allemagne les malades attaqués de ces mouvemens de nerfs qui sans cesse les maintenaient en cadence, imaginèrent le pélerinage à la chapelle de *saint Guy*. Ils partaient à pied, n'ayant pour compagnons que leur bâton, leurs grimaces et leurs contorsions. Pour les populations spectatrices de ce célèbre pélerinage, rien n'était plus amusant; on allait, en partie de plaisir, au devant de la chaîne des danseurs de *Saint-Guy*. De l'inconcevable variété de leurs mouvemens résultait une sorte d'harmonie générale qui faisait *danse*. Le hasard produisait quelquefois parmi ces contractions involontaires des mouvemens gracieux, dont la chorégraphie aurait pu s'enrichir. Les pas délicieux de Bigottini, les voluptueuses inclinaisons de son beau corps et la flexibilité enchanteresse de ses bras arrondis, ne sont qu'*une danse de Saint-Guy* perfectionnée.

C'est un pélerinage de la sorte que le lithographe a représenté. Il y a placé la vive opposition d'un groupe de villageois qui, au second plan, exécutent une danse moins religieuse, gaîment dirigée par un ménétrier. Les uns attendent leur salut de la main de pierre de *saint Guy;* les autres attendent leur salut du flageolet et du violon. Ce ne sont pas les villageois de M. Courrier. En ce temps-là, le bailly ne les empêchait pas de danser; mais en compensation on croyait à la médecine des saints.

Ambroise Tardieu, éditeur, rue du battoir, N°12.

Lith. de V. Batier

Le mal de dent.

Le Mal de Dents.

Les dents ne sont pas seulement un meuble utile, elles sont un ornement que l'on craint de perdre. Ce n'est jamais avec plaisir que l'on s'en sépare; et pour rompre les liens qui vous attachent à elles, il ne faut rien moins que le poignet vigoureux d'un dentiste. Leur départ vous laisse un vide que rien ne peut remplir et que chaque bouchée vous rappelle. C'est ce qui faisait dire à un receveur-général : « Jamais déficit ne m'a été plus sensible » que celui de mes dents de *sagesse.* »

On est convenu de donner ce nom à celles qui poussent les dernières; elles vous arrivent entre vingt et vingt-cinq ans, c'est-à-dire à l'âge où vous faites le plus de folies. Il faut se hâter de jouir de leur présence : elles ne vous font qu'une très courte visite et disparaissent avec le printemps de vos jours. Il est vrai qu'elles vous laissent en s'en allant, vingt-huit de leurs compagnes, ce qui est suffisant pour manger cent mille livres de rente.

Il est des gens qui donneraient l'impossible pour conserver une dent qui se gâte. Tous les mois, ils chargent un opérateur habile de visiter leur bouche et d'en expulser la tache perfide qui corrode les gencives et mine sourdement l'émail dont elles sont parées; si la carie se manifeste, ils appellent à l'instant le fer et le feu pour la combattre; ils confient à la lime officieuse le soin d'isoler les dents saines de la contagion qui les menace, et parviennent, à l'aide d'un fil d'or, à raffermir momentanément celles qui sont ébranlées : ainsi jadis Hector par des efforts surnaturels retardait la chute des murailles de Pergame.

Quelques hommes de l'art ont prétendu que les dents pouvaient être transplantées et reprendre racine dans des gencives où elles ne seraient pas nées; que l'on avait vu des mâchoires se faire des prêts réciproques, et que la même dent pouvait changer cinq ou six fois de maître. On cite à cette occasion celle d'un petit Savoyard, qui, après s'être promenée de bouche en bouche, fut à la fin adoptée par une genève ducale. Quant à moi, j'ose élever des doutes sur l'exactitude de ces faits : ils n'ont peut-être été inventés que pour exalter l'orgueil national des ramoneurs, qui auraient des droits évidens à la fourniture des dents blanches.

L'altération de l'ivoire qui garnit la bouche est surtout une circonstance fâcheuse pour les actrices, obligées par état de desserrer les lèvres et de sourire au parterre. Une célèbre danseuse de l'Opéra, mademoiselle Guimard, effrayée de voir sa bouche habitée par des dents noires, résolut d'évincer seize de ces négresses, que le dentiste promettait de remplacer par autant de blanches. On avait fait marché avec quatre jeunes commissionnaires, chacun d'eux devait livrer un contingent de quatre dents au choix de la partie prenante. Le jour convenu, ils sont réunis dans le salon; mademoiselle Guimard, assise dans une bergère, subit courageusement l'opération. A mesure que le dentiste creusait un vide dans les gencives de cette danseuse, il le comblait avec le produit de la cotisation consentie par les râteliers savoyards, et les dents voyageuses n'avaient pas le temps de se refroidir dans le trajet. Cette actrice vit bientôt sa bouche repeuplée par ce nouveau mode de colonisation; elle s'occupa alors des moyens de conserver les hôtes qu'on venait de lui donner, et de les naturaliser. Le médecin lui avait défendu toute espèce d'exercice violent; elle ne quitta pas sa chambre, et éloigna de sa table tous les alimens solides qui provoquent un travail de la mâchoire. Pendant trois mois, elle ne vécut que de bouillie et de substances liquides, afin de ne pas contrarier l'alliance projetée entre ses dents et ses gencives. Elle se flattait d'atteindre ce but, lorsqu'un matin, en respirant un peu plus fort qu'à l'ordinaire, elle eut le malheur d'avaler les deux canines du haut. Cet accident lui fit voir que ses espérances n'avaient point de base solide : désabusée d'une illusion bien chère, elle prit sur-le-champ un parti violent et se débarrassa de ces dents parasites, qui n'étaient là que pour l'empêcher de manger. Elle retourna au théâtre, où un rôle de Vénus l'attendait, et, grâce à un râtelier postiche, représenta l'image fidèle de la mère des amours.

Aussitôt qu'une dent est attaquée par un principe destructeur, vous n'avez rien de mieux à faire que de recourir à la prudence de MM. Désirabode et Roblot : si le mal n'est pas trop avancé, ils sauveront la victime menacée d'une perte irréparable. Peu de personnes ignorent comment s'annonce le mal de dents : c'est un point noir, d'abord presque imperceptible, qui s'étend, se développe, et finit par creuser une caverne où l'air intérieur vient s'engouffrer. Le nerf vital de la dent, ne se trouvant plus défendu contre l'aquilon qui le visite, ressent une douleur qu'il vous fait partager. Les dentistes ont imaginé d'empêcher le contact de l'air avec une feuille d'or ou de plomb qu'ils incorporent à la dent malade : après ce procédé, je n'en connais qu'un autre qui puisse vous soulager, c'est de faire arracher la dent.

Les douleurs que ce mal produit sont si vives qu'elles excitent souvent une espèce de délire : dans cet état, il n'est point de remède absurde que l'on ne soit prêt à essayer. C'est une véritable rage qui ne laisse ni repos ni sommeil. Un naïf marchand de la rue Saint-Denis disait, à cette occasion, à l'un de ses amis : « Tu sais quelle douleur j'ai ressentie de la perte de ma femme; eh bien! » j'aimerais mieux, je crois, la perdre une seconde fois que d'avoir à supporter encore ce que je viens d'endurer pour le départ d'une grosse dent. »

Ce genre de souffrance vous gratifie presque toujours d'une fluxion, qui met une semaine à croître et à décroître. Les individus maigres et pâles ne peuvent qu'y gagner : les joues se gonflent, se colorent, et l'excès du mal produit chez eux l'apparence de la santé. Un contrôleur des finances, qui venait d'entrer en fonctions, se trouvait dans ce cas : c'était sous le règne de Philippe-Auguste. Le roi l'aperçut sur son passage et fut frappé de cet embonpoint miraculeux : « Je n'aime pas les gens qui s'engraissent si vite, dit-il » tout bas à son chancelier ; faites rendre les comptes à cet homme-là » : cet ordre fut exécuté. Quelques jours après, le monarque ayant encore rencontré le contrôleur, et remarquant un changement notable sur sa physionomie, lui demanda comment ses joues avaient pu si subitement se dégonfler : « Sire, » répondit le contrôleur, c'est que l'on m'a arraché une fameuse dent ! »

Quand une dent est décidément attaquée, la douleur qu'elle fait naître s'étend et se prolonge sur toutes les autres ; et votre courroux, hésitant par momens sur la désignation de la coupable, est tenté de les proscrire toutes en masse, à la manière de Sylla. Mais le dentiste, sorte de magistrat impassible, chargé de discerner la vérité et de porter la lumière dans votre bouche, vous a bientôt signalé la dent criminelle; sa justice inflexible n'est cependant pas exempte d'erreur, quoiqu'elle soit payée pour ne pas se tromper.

Un employé des vivres à l'armée d'Espagne avait une dent qui le faisait tellement souffrir, qu'elle l'eût contraint à la diète si le défaut de distributions ne l'avait déjà mis à ce régime depuis plusieurs jours. Rentré en France, où l'on pouvait manger plus à l'aise, il résolut de donner congé à une fluxion qui ne le quittait pas depuis Pampelune : il se rend à Bayonne, chez l'opérateur le plus renommé ; celui-ci fait une reconnaissance dans la bouche du patient, et marque la dent qui doit être extirpée; il s'arme de sa terrible pince, donne une violente secousse :..... mais, ô douleur ! c'est une dent parfaitement saine et innocente qu'il ramène dans la main du malade. « Per- » mettez, lui dit-il, que je recommence, je serai peut-être plus heureux cette » fois. » Mais le pauvre diable aima mieux attendre qu'il fût de retour à Paris pour affronter une nouvelle épreuve; il donna un petit écu et garda sa mauvaise dent, trop heureux d'en être quitte à si bon marché.

Nous avons aujourd'hui beaucoup de philosophes, mais fort peu qui pensent, avec Épictète, que la douleur ne soit pas un mal. On a bientôt pris son parti sur une dent qui vous tourmente ; mais souvent un seul sacrifice ne suffit pas. Il est des mâchoires peu favorisées par la nature, où les dents meurent à leur adolescence. Placées comme sous l'influence d'une atmosphère morbifique, elles se noircissent et se détruisent sous les efforts même que l'on tente pour les conserver. Si vous êtes affligé d'une infirmité de cette nature, la fluxion devient pour vous un état d'habitude avec lequel il importe de vous familiariser. Le fait est qu'avec cela l'on peut très bien vivre, cela n'empêche que de dormir et de manger. Il faut appeler le moral au secours du physique, travailler son imagination, se répéter qu'on est venu sur terre pour souffrir, ce dont on est convaincu en lisant des homélies de M. de L..... Si ce moyen ne suffit pas pour assoupir la douleur, promenez quelques sangsues à la base des gencives gonflées, et prenez garde d'avaler le remède. La chirurgie moderne a tenté une opération plus décisive, je veux parler de l'ouverture du sinus maxillaire : un bistouri bienfaisant, avec une légère incision, coupe toute communication entre les dents et le cerveau, et condamne ainsi la douleur à mourir sous l'ivoire inanimé. Votre mâchoire cesse alors de faire cause commune avec votre individu ; elle devient une espèce de colonie séparée de sa métropole. Les dents, abandonnées à elles-mêmes, peuvent sans vous inquiéter se gâter tout à leur aise. Il est à peu près certain que, comme le nerf qui les nourrissait n'existe plus, elles ne tarderont pas à déménager en masse; mais le départ de ces hôtes incommodes doit vous être agréable, il vous donnera toutes les facilités possibles pour placer un râtelier.

C'est un fort joli meuble, qui garnit également bien les grandes et les petites bouches. Quand vous êtes contraint d'en invoquer le secours, imitez la tactique de quelques vieilles coquettes ; répétez sans cesse que les dents vous font mal, pour persuader aux autres que vous en avez. C'est la manière de beaucoup de gens, qui ne vivent que d'emprunt, et parlent à tout moment de leur fortune.

Aujourd'hui, la capitale est inondée de charlatans : c'est sur les boulevarts, les quais, les places publiques, qu'ils établissent le théâtre mobile de leurs exploits; ils font précéder leurs cures merveilleuses de quelques tours de gobelets, afin de captiver l'admiration de leur auditoire. Les flaneurs qui dirigent leur promenade du côté du Pont-Neuf et de la place du Châtelet, auront remarqué un de ces hommes, inventeur d'une nouvelle méthode pour guérir les fluxions et extirper les dents malades : il a bouleversé le système des arracheurs de dents ses confrères, et remplacé la tenaille antique par un sabre, qu'il manie avec dextérité. C'est à la pointe de cette arme qu'il enlève sans coup férir les dents ennemies qu'on lui a signalées. Telle est son adresse, telle est la précision de son bras, qu'il peut arracher dix-huit dents par minute. Voici comme il s'y prend quand il est pressé : il fait ranger tous ses malades sur une seule ligne, leur commande d'ouvrir la bouche, monte à cheval, et part au galop en frappant d'estoc sur tous les points noirs qu'il aperçoit le long de sa route. Le dessinateur ne pouvait manquer de reproduire les traits de ce héros, que tant de mâchoires ont béni : il l'a représenté tenant à la main le sabre instrument de tant de triomphes, et sur lequel se trouve tracée cette devise : *Sans douleur*. Notre nouveau Bayard est dans cette attitude qui convient à la force ; il montre avec orgueil, comme un trophée, une dent qu'il vient d'arracher. Si ce preux chevalier est *sans reproche*, les assistans ne sont pas *sans peur*. Une jeune modiste surtout, épouvantée à la vue de l'arme fatale, s'empresse de porter la main à sa joue, comme pour imposer silence à une dent qui commence à lui causer de vives douleurs.

Ambroise Cardieu éditeur, rue du battoir, N.° 12

Lith. de Langlumé r. de l'Abbaye N.° 4

Les envies de femmes grosses.

Les Envies de Femmes Grosses.

Au nombre des phénomènes caractéristiques de la grossesse, on peut signaler la révolution qui s'opère dans les habitudes de l'estomac, et les goûts dépravés qui en sont la suite. C'est ordinairement lorsque les femmes sont enceintes de trois mois que commence le délire de leur appétit; elles font alors le désespoir du cuisinier le plus habile; elles inventent une foule de mets bizarres; pour elles la carte de Véry offre des lacunes et le Traité culinaire de Beauvilliers est incomplet. Elles repoussent les alimens les plus délicats, témoignent de l'horreur pour ce qu'elles aimaient le plus..... Heureux les maris quand ils échappent à ce sentiment d'aversion!

Les goûts des femmes enceintes sont ordinairement peu dispendieux à satisfaire : comme dans cet état les bals, les plaisirs bruyans leur sont interdits, le mari se ressent de ce moment de calme; il ne se trouve plus en butte aux sommations respectueuses du marchand de cachemires et du joaillier; sa caisse ne doit plus à ces messieurs un tribut hebdomadaire; il s'étonne de l'état prospère de ses finances, et se réveille quelquefois avec l'idée que, sans en rien dire, on a réduit les impôts : c'est que tout bonnement sa femme est grosse. Il est certain que la plupart des banquiers gagneraient beaucoup à ce que leur moitié leur donnât un enfant tous les ans : il y a bien des mois de nourrices dans une loge à l'Opéra, bien des joujoux dans une aigrette et bien des langes dans un cachemire. Voilà les économies que doit tenter un bon père de famille; il peut les opérer tous les neuf mois; il est, sous ce rapport, plus puissant que les ministres, qui ne peuvent réduire leurs dépenses que tous les ans, quand ils en ont la volonté.

On a long-temps attribué l'avidité des femmes enceintes à la faim prématurée que manifesterait leur enfant au milieu de leurs entrailles. D'après l'appétit plus ou moins prononcé de la mère, on pronostiquait les destinées du fils; on le déclarait convaincu de sobriété ou de gourmandise, et l'on en faisait un militaire ou un conseiller d'état. Ces oracles gastriques ont été si souvent démentis, qu'ils ont fini par perdre toute créance. Il était en effet ridicule d'attribuer de l'appétit à un estomac qui n'existait pas encore. Pour déclarer quelqu'un gastronome, attendez au moins qu'il ait des dents.

Il est probable qu'un enfant que sa mère consulterait, ne demanderait pas, pour se régaler, du vinaigre, du poivre, du sel et des cornichons; ce sont là cependant les alimens qu'affectionnent la plupart des femmes enceintes. Je ne parle ici que des choses nutritives, car bien souvent leurs désirs se portent avec fureur sur des substances inorganiques. J'ai connu une petite maîtresse, du quartier du Luxembourg, qui, pendant sa grossesse, déjeûnait avec du charbon, et dînait avec de la craie. La facilité avec laquelle elle passait du blanc au noir et du noir au blanc, effraya le mari, qui tenait à garder sa couleur. Il fit retrancher le charbon des repas de Madame, mais lui permit l'usage de la craie. Un ami s'en étonnait : « Que voulez-vous, répliqua le » mari? Cette substance est d'une couleur qui a toujours plu à notre famille; » je ne suis pas surpris que ma femme en mange; c'est un très-bon augure » pour la couleur et les opinions de l'héritier qu'elle doit me donner. — Bien, » pour les opinions, répondit l'ami; mais si votre femme allait accoucher » d'un albinos! »

Lorsque votre femme est enceinte, sachez, mari docile, vous soumettre aveuglément à tous ses désirs et vous trouver heureux s'ils ne sont pas trop déraisonnables. Courez, volez, cassez-vous le cou, si cela est nécessaire, pour satisfaire à ses moindres fantaisies; ne perdez pas de vue que les caprices, qui chez elle se succèdent avec tant de rapidité, ne lui appartiennent pas; que son enfant est l'agent provocateur de toutes les séditions qui bouleversent l'estomac maternel : or, votre cœur a ses raisons pour ne pas punir cet innocent coupable, qui porterait seul la responsabilité de vos retards ou de vos refus. N'épargnez pas l'argent; votre moitié vous demande des fruits, des légumes rares pour la saison : le Palais-Royal n'est pas loin et madame Chevet n'est pas morte. Votre résistance courrait le risque de transformer en un jardin potager la face de votre progéniture.

Un poète, au débile cerveau, ne pouvait supporter le parfum des fleurs; cela lui faisait mal à la tête. Sa femme devint grosse; elle ne rêvait que bouquets. Le mari tint bon et ne voulut pas en laisser entrer un seul dans son petit local. Quel fut le prix de son obstination? Sa femme accoucha d'une fille, qui vint au monde avec un bouquet de violettes sur le sein, au moment même où le papa composait une ode à la louange des lis.

On a remarqué que les dames enceintes avaient en général une passion pour *la salade* : que le buffet conjugal en tienne toujours au moins une à leur disposition. Il serait par trop pénible que, faute de cette précaution, un enfant naquît avec une betterave sur le nez ou une barbe de capucin au menton.

Mais il est des caprices tellement ridicules, que tous les trésors du monde et le pouvoir même de la sainte-alliance ne suffiraient point à les satisfaire. Tout le monde a entendu parler de cette femme qui, dans les premiers

temps de sa grossesse, ayant aperçu la nouvelle lune, exigeait qu'on lui en donnât un morceau. Elle ne voulut point entendre raison; son enfant, victime du refus qu'elle avait éprouvé, vint au monde avec un croissant sur le front. Ce fâcheux présage l'empêcha de songer à se marier en France. Se regardant comme appelé par cette marque à figurer au nombre des sujets de l'empire du Croissant, il partit pour Constantinople et fut élevé à la dignité de grand-visir, quelques lunes après son arrivée.

A Paris, on a beaucoup d'égards pour les femmes enceintes; il n'est guère de pâtissiers, de fruitiers ou de limonadiers qui ne soient prêts à risquer le sacrifice d'une brioche, d'une orange ou d'une tasse de café, lorsqu'on leur dit : C'est une *envie de femme grosse;* elle a oublié de prendre de l'argent. Quelques fripons qui avaient remarqué cette disposition bienveillante, imaginèrent d'en tirer parti. Ils donnèrent à l'un d'eux un déguisement de femme et un ventre factice. A l'aide de cette ruse grossière, qui écartait la défiance et inspirait de l'intérêt, ils parvinrent à mettre à contribution plusieurs quartiers de la capitale. Ils réussirent complétement tant qu'ils dirigèrent leurs spéculations vers des comestibles et des objets de peu de valeur; mais comme ils étendirent les envies de femme grosse à des bijoux et à des diamans, on trouva que cela était un peu rude à digérer; on arrêta la prétendue dame enceinte, et l'on reconnut que c'était seulement un fripon qui visait à s'arrondir. C'est l'histoire de beaucoup d'honnêtes gens.

Comment qualifier l'ambition de ce cumulard qui, gonflé d'emplois et gorgé d'argent, aspire à de nouvelles places et à de nouveaux traitemens? *Envie de femme grosse.*

Et les efforts de cet auteur romantique dont la prose boursoufflée vise au sublime? *Envie de femme grosse.*

Et le désir modeste de ce ministre, qui, entré en fonctions sans avoir un sou, aujourd'hui qu'il possède un château, des fermes et un équipage, parle de donner sa démission? *Envie de femme grosse.*

Guillaume, duc de Normandie et conquérant de l'Angleterre, avait un ventre très-prononcé; le roi de France dit, un jour, en plaisantant avec quelques-uns de ses courtisans : « Quand est-ce que ce gros homme accouchera »? Cette plaisanterie fut reportée à Guillaume, qui prit la chose au sérieux et répondit : « J'accoucherai bientôt, et j'irai faire mes relevailles à » Notre-Dame avec dix mille lances en guise de cierges ». Il se disposait au voyage lorsque la mort vint le surprendre et l'empêcher de réaliser cette envie d'un homme gros.

Dans le temps de la féodalité, la corpulence était le partage exclusif des comtes et des barons. Ils s'engraissaient aux dépens de leurs serfs et vassaux, qui, n'ayant pour se restaurer que les fatigues, les corvées et les mauvais traitemens, devenaient inaccessibles à l'embonpoint. Cet état flattait la noblesse; chaque seigneur pouvait dire avec raison qu'en épaisseur et en largeur il valait au moins deux vilains. Quelquefois un baron débonnaire daignait se mettre dans une balance, en face d'un de ses vassaux, uniquement pour constater la supériorité de son mérite, qui l'emportait toujours d'un quintal. Les égards et les déférences se mesuraient sur le développement de l'abdomen. Voulait-on exprimer des doutes sur les qualités de tel ou tel châtelain? On se contentait de dire : « Il n'est guère gros ». Cette épithète renfermait tout. Elle a conservé son antique valeur dans la langue allemande, où *grosse* signifie grand. En français, ces deux mots ne sont pas synonymes.

Mais revenons un instant aux femmes grosses.

Contemplez celle dont nous vous offrons l'image; remarquez comme tous ses traits semblent avoir faim! comme ses yeux dévorent la proie que ses dents ne tiennent pas encore! La pauvre dame, se promenant avec son fils et son mari, a rencontré un boulanger vêtu à l'écossaisse suivant les habitudes de son état. Ce mitron est d'une carnation superbe; un léger nuage de farine répandu sur toute sa personne prête à sa peau une blancheur encore plus appétissante. La femme grosse s'élance pour mordre cette épaule charnue. Le patronet, justement effrayé, se sauve aussi vite que le lui permet l'imperfection de sa chaussure; deux apprentis, afin de protéger sa retraite, croisent la baïonnette avec les ustensiles du fournil, dont ils se sont armés. Le mari fait de violens efforts pour retenir sa moitié; il paraît d'autant plus affecté de l'envie qu'elle témoigne, qu'il n'en ignore pas les conséquences funestes; déjà son premier fils porte sur la joue une grappe de raisin qu'un garde champêtre n'a pas permis de cueillir; lui-même a sur le front l'image trop fidèle d'un rat que dans le temps on n'a pu attraper pour en faire un civet à sa mère. Il semble craindre que les goûts antropophages de sa femme ne finissent par retomber sur lui. Dans le fond du tableau, deux femmes enceintes, cédant aux inspirations d'un appétit plus modeste, se sont jetées sur des fruits et des viandes crues qu'elles mangent avec beaucoup d'avidité.

Ambroise Tardieu éditeur r. du battoir, N°12

Lith. de Langlumé r. de l'Abbaye N°2

La Folie.

La Folie.

Les philosophes rêvent quelquefois : j'ai entendu développer à l'un de ces esprits observateurs, tout entier livré à la *science de l'homme*, un système qui renverse nos idées sur la folie. Je soupçonne ce philosophe de n'être qu'un sophiste : quoi qu'il en soit, il paraissait si persuadé, si tenacement convaincu de sa bizarre théorie, qu'il m'en a laissé le cerveau troublé pour quelque temps, et frappé pour toujours. Je vais exposer cette théorie : lecteurs, tenez-vous à quatre ; car il y a de quoi devenir fou.

Nous voyons par les yeux, nous sentons par le nez, nous entendons par les oreilles ; nos idées se forment sur les sons entendus, les objets vus, touchés, goûtés ou flairés ; en un mot, nos cinq sens sont les générateurs de nos idées. Nous avons tous une extrême confiance dans nos cinq sens, nous les croyons sur parole, nous n'en exigeons ni garantie ni responsabilité ; ce sont pour nous cinq petits ministres dont nous contresignons de confiance les ordonnances. Notre pauvre cerveau prend pour comptant ce que *voient* nos yeux, ce qu'*entendent* nos oreilles ; et nos calculs, nos résolutions, nos entreprises se règlent là-dessus. Mais, hélas ! quoi de plus imparfait, quoi de plus décevant, de plus sujet à erreur qu'un œil, un doigt, un nez et une oreille ? Qu'est-ce qu'une jolie femme ? C'est une femme que vous *voyez* jolie, qui vous *semble* jolie. Qu'est-ce qu'une odeur agréable et suave ? C'est une odeur que vous *sentez* agréable et suave, qui vous *semble* agréable et suave. Prenez d'autres yeux, un autre nez, cette même femme n'est plus, à ces autres yeux, qu'une bohémienne, et cette suave odeur, que l'importune vapeur d'une savate qui brûle. Mettez en regard ces paires d'yeux et de nez qui voient et sentent si diversement les mêmes objets, vous les verrez disputer, se prendre aux cheveux pour défendre leurs impressions contraires ; ce qu'ils auront éprouvé restera cependant *vrai* pour chacun d'eux, et il y aura nécessairement là-dedans un nez qui continuera à flairer en disant : *Ah ! que ça sent bon !* et un autre qui prendra la fuite en s'écriant : *Ah ! que ça sent mauvais !*

Conséquences : dans cette immensité de doutes, dans cet océan de conjectures où nous plongent l'incertitude, la *faillibilité* de nos cinq sens, nous ne pouvons (si nous sommes sages) oser rien juger, rien décider, rien affirmer. Toutes les impressions qu'ils rapportent à nos débiles cerveaux sont ou peuvent n'être qu'autant de mensonges, qu'autant d'illusions et de chimères. Au lieu de vous croire placé dans le monde avec cette certitude de jugement et cette infaillibilité qui n'appartient pas même au pape, consentez, je vous prie, à tâter un moment ce qui vous entoure, avec l'esprit de juste défiance que doivent vous inspirer vos cinq ministres. Alors vous craindrez avec raison de tout faire, de tout voir à contre-sens, de prendre un fat pour un grand seigneur, un dénonciateur pour un témoin, un agent provocateur pour un royaliste ; vous tremblerez à chaque instant de prendre vos pantoufles pour vos gants, votre culotte pour un bonnet de nuit, et votre rasoir pour un gratte-langue.

Poussez-moi ce système aussi loin que la théorie peut le porter, et vous rirez d'incrédulité quand vous entendrez un fonctionnaire vous dire avec confiance : Je *bois*, je *mange*, je *rédige ;* vous prendrez en pitié l'aplomb de ce ministre qui vous dit : Je *nomme*, j'*organise*, je *destitue ;* vous vous gausserez de cette petite maîtresse qui vous répète, comme si elle en était sûre : J'*ai une migraine affreuse*, *un mal de tête fou*, etc., etc. Ce fonctionnaire *croit* qu'il boit ; ce ministre *croit* qu'il destitue, et cette coquette *s'imagine* qu'elle a la migraine.

Venez donc, après cela, soutenir que la *folie* existe, qu'il y a des *fous*, des *insensés*. Non, non, le philosophe n'oserait dire quels sont les véritables fous de ceux que l'on enferme ou de ceux qu'on laisse libres ; n'en doutez pas, ces multitudes d'infortunés pour qui, nous autres prétendus sages, nous avons fait bâtir Charenton et mille autres retraites, ne sont pas plus fous que nous. Les malheureux voient, sentent, touchent des objets qui nous échappent ; rien pour eux n'est plus vrai, n'est plus présent, plus absolu que ces objets. La débilité de nos sens, l'imbécillité de notre entendement, nous l'imputons à folie à cet homme qui voit distinctement ce que nous n'apercevons point. Prenez-vous pour fou celui qui pérore au bout de cette allée ? Point du tout : il sent sous ses pieds la tribune qui le porte ; ses yeux parcourent le cintre d'auditeurs qui l'écoutent ; voyez ces gestes, ces mouvemens ; ne sentez-vous pas qu'il interpelle quelqu'un, qu'il y a là des âmes qu'il veut convaincre ? Insensé que vous êtes, vous n'apercevez qu'une allée et un mur, et vous vous dites le sage !

Mon philosophe avait été frappé de la probabilité de son système par une circonstance qu'il racontait comme une démonstration. Un de ses camarades d'enfance, enfermé comme fou, était à Charenton depuis dix ans. Il va le voir, il en est parfaitement accueilli ; les souvenirs d'enfance reviennent sur le tapis ; la cligne-musette reprend, dans cet entretien de collége, son ancienne activité, et la balle élastique commence à rebondir. Les sensations du fou et

du philosophe étaient en parfaite harmonie. Celui-ci, après quelques heures, allait prendre congé, quand le prétendu fou veut le retenir à dîner. Le philosophe s'en excuse. Usant alors de toutes les civilités qui se pratiquent en pareille occasion, le prétendu fou ordonne galamment qu'on ne laisse point sortir son ami: il appelle ses laquais; prescrit à Laurent de faire fermer la porte de l'hôtel, à Dubois de monter deux bouteilles de Clos-Vougeot, et à Constant de mettre deux couverts. « Je ne voyais point ces laquais-là, di-» sait mon philosophe, mais il les apercevait très nettement; je cherchais vai-» nement la table et mon couvert, mais bien certainement rien pour lui » ne manquait au repas : une grande heure y fut employée, pendant laquelle » il découpait, m'offrait l'aile et me versait à boire; il trouvait cette volaille » succulente, un coup de feu de plus elle eût été divine; il congédia au » dessert les laquais, inaperçus pour moi, et dévora tout de bon un fromage » à la crême, dont mes yeux cherchaient vainement la trace. » Le fou, c'était moi, disait le philosophe; car, à la pommette rubicoude de mon vieux camarade, à son ventre arrondi, je dus être persuadé qu'il avait effectivement dîné, et que les morceaux m'avaient passé devant le nez. Voilà un système qui est fait pour confondre bien des vanités : il y a des fous qui se croient monarques, ont-ils en effet des peuples, des ministres, des provinces, des impôts et une liste civile? D'un autre côté, possédons-nous réellement, nous autres sages, les biens que nous croyons tenir? Serait-il possible que M. *** crût mal-à-propos qu'il est académicien; que la pairie de celui-ci ne fût qu'un songe, les cordons de celui-là une chimère? C'est peut-être à tort que M. un tel se croit diplomate : ses courriers extraordinaires pourraient bien ne parcourir que son cerveau. On tremble d'aborder les développemens d'un pareil sophisme, qui vous conduirait tout droit à douter de l'héroïsme des trapistes, des faits d'armes du baron d'Eroles et de l'existence de l'armée de la Foi.

La folie est un mal trop réel, elle a plusieurs degrés : le premier est l'*idiotisme;* quand la folie ne va pas plus loin, elle n'empêche pas d'exercer des fonctions, d'accepter quelques places, de les remplir et d'en toucher les émolumens; certains idiots écrivent avec assez de succès des articles politiques; il en est même qui ne manquent pas d'une certaine éloquence, mais leur imbécillité se trahit à l'absurdite des doctrines qu'ils défendent.

Le deuxième degré est plus commun, c'est la *pantophobie,* ou la crainte d'un danger imaginaire. Quiconque craint le retour des droits féodaux, des parlemens et des corvées, est attaqué de *pantophobie.* Une nation est parfaitement tranquille, et sous prétexte qu'elle peut bouger, son voisin met chez elle garnison, ce voisin-là est attaqué de *pantophobie.*

Troisième degré, la *théomanie.* Voilà qui est dangereux! Vous avez le cerveau plein de fausses idées religieuses : vous voulez changer chaque maison en un presbytère, chaque hôtel en une cathédrale; vous ne rêvez que cardinaux, archevêques, évêques, curés et vicaires; il vous faut partout des prêtres et des confesseurs : c'est là ce que la médecine appelle l'enthousiasme *ascétique* porté au plus haut degré. Nous avons encore la *zoanthropie,* qui nous porte à croire que nous sommes changés en bêtes. Alors on mord, on déchire, on griffe, on étrangle, selon qu'on se croit bête fauve ou bête féroce. On remarque, parmi quelques personnes de ce siècle, une tendance à la *zoanthropie.*

Notre lithographie représente une maison de fous atteints de manies moins furieuses. L'un d'eux se croit sultan : d'une serviette timbrée à la marque de la maison, il a fait un grotesque turban; il a disposé quelques planches en sopha, et il présente galamment à une bergère son mouchoir de couleur, alourdi par un peu de tabac. Cette bergère, folle elle-même, a pris un balai de bouleau pour houlette; un chat blanc qui miaule près d'elle lui tient lieu de moutons et de bêlemens. Un enthousiaste de la cause des Grecs s'est transformé en moderne Léonidas; il a pris pour casque un pot de réséda, et il menace de la pelle à feu le turban, dont s'indigne son amour pour la liberté. Au second plan se pavane un fou aristocrate, dont le sot orgueil s'est chamarré de cordons de papier; la grosse clef de la maison est suspendue à son habit, et il se croit grand chambellan. Dans le lointain, l'œil découvre le jardinier de la maison portant sur sa tête un potiron, qu'un fou astronome prend pour la pleine lune.

Ambroise Cardieu editeur r. du Battoir N°12.

Lith. de Langlumé rue de l'Abbaye N°4

La Goutte.

La Goutte.

La paresse, la goinfrerie, l'ivrognerie, le libertinage engendrent la goutte : c'est la maladie des gens comme il faut. Tandis qu'un pauvre hère, assiégé par la faim et le froid, grelotte sur la borne de ce vaste hôtel, le maître du somptueux logis, étendu sur l'édredon, où l'attache une sciatique aiguë, paie des plus intolérables douleurs le superflu de ses repas. Quel est le plus malheureux, quel est le plus à plaindre? On guérit de l'indigence, on ne guérit point de la goutte.

Comme la noblesse, la goutte est héréditaire; elle cite, mais sans orgueil, ses nombreux aïeux. Cette maladie se complaît aux descendances légitimes. Quand elle a fait élection de domicile dans une famille, elle craint d'en être délogée par l'infidélité des femmes. Les épouses chastes prennent soin de transmettre à leurs enfans la goutte paternelle; c'est un des inconvéniens de la vertu. Si toutes les dames étaient des Lucrèces (ce qu'à Dieu ne plaise!), la goutte serait à tout jamais classée dans un petit nombre de familles; mais le beau sexe est accessible à une multitude de causes perturbatrices qui coupent court à la noblesse de la goutte : son aristocratie s'arrête ordinairement à la seconde génération.

La goutte acquiert toute la mobilité qu'elle nous enlève; la cruelle nous cloue sur une chaise longue et se plaît à parcourir toutes nos articulations. Vous l'aviez au bout du pied, la voilà tout-à-coup nichée sous votre rotule; elle passe subitement dans vos mains, retombe dans vos reins, vous prend à la gorge, passe au coude, puis à la poitrine; elle est chez vous comme en visite, et se garderait bien de vous quitter sans avoir déposé sa carte dans toutes les parties de votre corps.

Le travail et l'étude opiniâtres sont père et mère de la goutte. Les littérateurs du dix-neuvième siècle n'en sont point attaqués; elle respecte nos académiciens : jadis on comptait toujours quatre goutteux parmi les quarante. Ils arrivaient aux séances en chaises à porteur, ils y viennent aujourd'hui en équipage.

Franklin qui, selon l'expression de Mirabeau, *versait sur l'Europe des torrens de lumière*, fut contraint, en récompense de ses travaux, de donner à la goutte une funeste hospitalité. Elle aime les sciences, les lettres et la gloire; le voluptueux Chaulieu lui a donné un long asile; à quatre-vingts ans, il chantait encore sous son empire; de nos jours, un célèbre amiral en fut attaqué; Gantheaume était goutteux : les Anglais seuls ne l'ont point voulu croire

C'est à la goutte que la révolution a causé les plus grands dommages : elle chérissait les couvens et les communautés. Ces grasses abbayes, où tous les corps étaient replets, toutes les faces fleuries et tous les ventres rebondis, étaient créées à son profit : l'oisiveté, les constitutions robustes, les alimens de haut goût, l'abus du vin et des fines liqueurs, provoquent la goutte; aussi pas un moine, pas un chanoine n'arrivaient à quarante ans sans être atteints de cette maladie, qui a laissé parmi ces bons pères des noms fameux, tels que ceux de Père Béquillard, et Père Lagoutte. La sciatique n'a donc pu contempler sans regrets la sécularisation des biens du clergé; elle ne se tient pas d'aise de voir chaque jour réédifier quelque prieuré, dont elle prend aussitôt possession : elle guette malicieusement les capuchons, les longues barbes; elle se glisse sous la bure, et n'est jamais plus aiguë que lorsqu'elle parvient à envahir sur l'occiput les étroits domaines d'un crâne dépouillé de chevelure.

Parmi les maladies aiguës, il n'en est pas dont les douleurs soient plus intolérables que celles de la goutte : il y a donc du dévouement et même du courage à les braver dans de grandes et solennelles occasions où la présence du goutteux est nécessaire et patriotique : ainsi il est des orateurs qui, bien qu'entrepris de tous les membres, ont la force d'âme de ne point manquer un repas officiel; il en est de non moins courageux qui se font traîner et rouler au grand collége électoral pour donner leur voix au président; d'autres arrivent soutenus sur des béquilles pour protester en faveur de nos libertés; mais les libertés que soutiennent des béquilles sont bien prêtes à chanceler.

Les saisons chaudes et brillantes préparent à toute une génération des gouttes qui se tiennent vingt ans cachées au fond des tonneaux; l'année de la comète a perclus plus de membres que M. Dupuytren n'en a amputé. Toutes les fois qu'une feuillette de 1811 franchit la barrière pour entrer de Bercy dans Paris, je m'applaudis de voir le suppôt du fisc y plonger sa sonde délatrice; il me semble qu'il perce la goutte, et que c'est à la cruelle qu'il fait payer comptant le droit d'entrée.

On sait que les médecins sont friands et gourmets; aussi la goutte s'attaque-t-elle de préférence aux docteurs. Beaucoup ont écrit sur la goutte, et l'un d'eux nous a laissé un excellent traité sur ce sujet : je veux parler du médecin Sydenham, qui sur son lit de douleurs passait tous les momens à épier, à définir les symptômes sous lesquels se produisait son ennemie; il en tenait un journal, qui n'est qu'un long tableau de ses souffrances; mais ce qu'il y

a de remarquable, c'est l'excuse qu'il se donne à lui-même pour ne point rompre avec Bacchus; après un examen des remèdes salutaires il s'écrie : « *Je ne puis me passer de vin, de peur de la diarrhée.* »

Si j'étais écrivain politique, il m'arriverait d'appeler la goutte à mon aide ; il me semble en effet qu'elle ne saurait mieux choisir son domicile. Rien n'est plus dépitant pour un homme ingambe que d'aller passer en prison trois mois, qui, ajoutés à six semaines d'un second jugement et à six mois d'une troisième condamnation, finissent par faire une année complète de liberté *fixe*. Qu'importe au contraire la captivité à l'écrivain goutteux ? Celui-là seul qui est atteint d'une sciatique peut écrire librement et s'exprimer avec indépendance. Les écrivains goutteux me paraissent les plus dangereux de tous , si l'on n'invente pas contre leurs écarts quelque autre peine que la prison et le cachot : projet de loi que je livre à la méditation de nos hommes d'état.

Si la goutte est à souhaiter pour l'indépendance des écrivains, elle est le fléau le plus redouté des solliciteurs. Combien ont manqué la place qu'ils convoitaient, pour une crise, une attaque intempestive! C'est un pétitionnaire de ce genre que le lithographe a mis en scène. Il est riche et cherche, dans l'activité des bras et des jambes d'une douzaine de vigoureux laquais, des moyens de suppléer au mouvement qui lui manque. La mécanique a construit pour son usage un fauteuil roulant que poussent et traînent ses valets. C'est dans cet attirail qu'il se rend aux audiences du ministre des finances, tenant en main la demande d'une recette générale. On voit, à côté de cette recette générale, celles de Pradier et de Cadet de Vaux : ce ne sont point ces remèdes qui guériront le vieux solliciteur : aussi trouve-t-il que ses laquais le dirigent mal et ne vont point assez vite; le fouet à la main, il hâte leur course à l'aspect de la foule qu'il voit se presser à la porte du ministère, en face duquel il est venu demeurer.

Ambroise Tardieu éditeur r. du battoir N.12

Lith de Langlume
rue de l'Abbaye N.4

La Gale

La Gale.

Il existe un mot moins repoussant pour exprimer cette dégoûtante infirmité : le *psora*, qui est synonyme de *gale*, est employé avec succès par nos élégans Esculapes, et au fait il me semble qu'il serait horrible qu'une jolie femme pût avoir la gale ; mais un amant bien épris lui tolérerait le *psora*, tant il est vrai que dans ce bas monde les mots gouvernent souvent les choses!

La gale affectionne les héros; elle a pour les expéditions militaires un goût décidé; elle aime les camps et chérit les bivouacs; elle n'est jamais plus à son aise que dans les baraques et sous les tentes; elle se complaît aux jeux sanglans de Bellone, la paix est sa plus cruelle ennemie. Aussi n'a-t-elle pu voir qu'avec rage se former entre les rois une sainte alliance, qui la menace d'une concorde éternelle. Elle sourit aux congrès, dans l'espérance d'en voir sortir des résolutions de guerre; elle se range du parti de ceux qui veulent à toute force que nos phalanges franchissent les Pyrénées ; ils ont décidément la gale pour auxiliaire, et triompheraient immanquablement s'ils pouvaient accréditer près des cabinets européens cette subtile ambassadrice.

Il y a des rapports d'instinct entre la gale et une foule d'aspirans aux emplois ; comme eux, elle cherche des places commodes où elle puisse s'arrondir, se développer et jeter de profondes racines sans être inquiétée par les frottemens ni les mouvemens extérieurs; elle se loge dans les jointures et là tient à ses fonctions de manière à ne céder ni aux dénonciations du malade, ni même aux ordonnances du médecin; elle se cramponne dans l'intervalle des doigts, dans le creux des jarrets, elle s'y agrippe avec autant de fureur que certaines gens s'accrochent à certains chapitres du budget de l'état. Cette analogie ne manque point de vérité. On a depuis peu découvert que la gale est due à un petit insecte à peine perceptible à l'œil, que la médecine désigne sous le nom d'*acarus humanus* ou *ciron de l'homme*. Cet insecte est niché dans la vésicule limpide et transparente qui forme le sommet du bouton galeux; sa présence y excite cet insupportable prurit que quelque lecteur a peut-être éprouvé aux jours où l'invasion étrangère nous apporta tant de bonnes choses. Il arrive souvent, lorsqu'un gouvernement a un budget, qu'il est attaqué d'une multitude de *cirons budgetaires* qui se tapissent dans ses jointures; tous les amendemens du monde ne sauraient les en déloger. On guérit un galeux avec des frictions d'une pommade citrine, ou avec un mélange d'axonge et de fleur de soufre, auquel on ajoute quelques grains de muriate d'ammoniaque : il est impossible de guérir un budget qui a la gale; il est incurable.

La gale est contagieuse : elle se communique avec la rapidité de l'étincelle électrique. On sait qu'il suffit d'une *brebis galeuse* pour infecter tout un troupeau. On trouve partout aujourd'hui de ces *brebis galeuses*, qui portent la peste dans les réunions où l'on a l'imprudence de les admettre; elles sont d'autant plus traîtresses, qu'elles cachent quelquefois sous une laine d'une éclatante blancheur le fléau dont elles sont attaquées.

La gale est tellement repoussante, que notre haine l'a choisie pour exprimer nos sentimens d'extrême dégoût : ainsi nous craignons les dénonciateurs comme la gale; nous avons moins peur de la gale que des droits féodaux; nous redoutons un espion comme la gale; un agent provocateur nous cause plus d'effroi que la gale.

Cette maladie est protégée de Neptune et d'Amphitrite; elle manie la rame et l'aviron, serre et déploie les voiles, et préfère aux courts trajets les longues et pénibles traversées; quoiqu'elle s'introduise volontiers dans la chambre du capitaine, elle se trouve mieux à fond de cale : du reste, elle entend la mer et la navigation beaucoup mieux que certains commandans de frégate; quand le vaisseau où elle se trouve fait naufrage, elle n'abandonne pas lâchement l'équipage; elle se jette avec lui sur le fatal et commun radeau, et rougirait de se sauver dans une chaloupe privilégiée.

La malpropreté est une des causes les plus actives de la gale, aussi s'attaque-t-elle avec rage aux troupes russes, dont la France se rappelle encore l'odeur méphitique. La suffocante vapeur qui les accompagne, les précède et les suit à de longues distances, et son intensité est telle, qu'elle fut un des moyens de succès que nos habiles généraux mirent en œuvre lors de la fameuse campagne de Friedland. L'approche des colonnes russes se sentait à une et deux lieues à la ronde; des nez fins les flairaient jusqu'à trois lieues. Dès-lors, on trouva disponible une foule d'officiers d'état-major qui n'étaient auparavant employés qu'à faire des reconnaissances ; les Russes, réunis en grand nombre, trahissaient par leur odeur les secrets de leurs mouvemens et de leurs positions. On entendait dire dans les rangs français : *Sentez-vous à gauche?* c'était la droite des Russes; *Sentez-vous à droite?* c'était la gauche de l'armée ennemie, et lorsqu'on s'écriait : *Quelle infection!* c'était presque toujours le centre des phalanges moscovites.

Tout Paris a pu voir dans les Champs-Élysées la toilette des Cosaques : c'est

cette toilette que nous avons représentée dans la lithographie ci-contre : au second plan, tout un pulk qui a mis pied à terre se gratte et s'écorche jusqu'au sang pour apaiser ses cuisantes démangeaisons; les cognats eux-mêmes se frottent aux écorces des arbres de nos quinconces envahis. Au premier plan, est une vivandière lithuanienne, qui ne paraît point appelée aux destinées de l'heureuse Catherine; un officieux Cosaque calme, par le rude frottement d'une brosse, l'ardent prurit qu'éprouve la jambe gauche de la vivandière; ce Cosaque est gratté à deux mains par un petit tambour, qui est lui-même gratté par un enfant de troupe; celui-ci a soulevé sa casquette pour offrir un champ libre aux ongles dont un tambour-major ratisse sa jeune tête; enfin le tambour-major est simultanément gratté par un voltigeur du Don, qui, pour atteindre à cette taille élevée et faire usage d'un calmant en rapport avec les hautes démangeaisons du tambour-major, se sert d'une étrille qu'il a emmanchée au bout d'un bâton.

La gale est quelquefois honorable et glorieuse sur-tout lorsqu'on la gagne comme un petit chef de bataillon d'artillerie dont le nom, jadis en respect à toute l'Europe, est aujourd'hui devenu séditieux. Au siége de Toulon, un canonnier atteint de la gale venait d'être tué sur sa pièce, et le refouloir immobile laissait oisive cette bouche à feu vainement braquée contre les Anglais. Le petit chef de bataillon, qui voit avec dépit cette pièce inutile, s'élance, se saisit du refouloir contagieux, charge la pièce et envoie aux Bretons un boulet dirigé d'une main sûre. Il venait de tuer un Anglais et de gagner la gale : ses joyeux artilleurs l'appelèrent plaisamment le *prince de Galles* pendant tout le temps que dura sa maladie. Ces sortes de gales-là ne sont pas données à tout le monde, elles procurent beaucoup d'avancement et mènent en droite ligne du grade de chef de bataillon jusqu'au grade de conquérant.

Ambroise Cardieu éditeur, rue du battoir, N°12.

L'indigestion.

L'Indigestion.

Il faut manger pour vivre, c'est la devise de ceux qui veulent bien se porter, ou qui n'ont pas assez de fortune pour détruire leur santé. Ce précepte en dit plus qu'il n'est gros; il vaut tout un traité d'hygiène : il est en effet prouvé que le trop-plein de l'estomac est la cause des trois-quarts de nos maladies. Malheureusement cette doctrine trouve ses principaux appuis chez de jeunes médecins qui, outrant le système, proscrivent sans pitié toutes les substances nutritives; ils voudraient révolutionner la cuisine, remplacer le bouillon par le lait-coupé, le rosbeef par la marmelade de pommes; ce sont les *fanatiques* de la diète; ils visent à propager le fluétisme, à conduire leurs cliens à l'état de transparence; on pourrait répondre à ces docteurs : Il faut manger pour vivre.

D'un autre côté, nous avons une foule de rôtisseurs, de pâtissiers, de traiteurs, de cuisiniers et de gastronomes, qui sans cesse la broche, la pelle, la casserole ou la fourchette à la main, répètent en chœur: Il faut vivre pour manger. Je crois ceux-ci plus sûrs que les premiers de faire école.

Il existe en Angleterre et dans plusieurs villes de l'Allemagne une institution philosophique, on la doit cependant à la police : je veux parler des crieurs de nuit. Chargés d'indiquer la marche des heures, ils parcourent successivement tous les quartiers. Leur voix grave et solennelle, troublant le silence des nuits, pénètre au domicile des citoyens; elle les arrache au sommeil; elle leur fait connaître quelle portion de leur existence ils viennent de perdre dans le repos; elle semble leur répéter : Ce n'est pas pour dormir qu'il faut vivre.

Je voudrais que, par imitation, on établît à Paris des *crieurs d'après midi*. Leur mission serait de battre le pavé de la capitale de cinq à huit heures du soir. Il leur serait recommandé de s'arrêter devant tous les hôtels somptueux, devant toutes les cuisines ardentes, devant tous les restaurateurs en vogue : là, d'une voix de Stentor, ils feraient entendre ces paroles : Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger. Ce cri salutaire, arrivant comme un coup de canon au milieu de la salle du festin, glacerait d'effroi la gourmandise et arrêterait maint convive sur le bord du précipice, c'est-à-dire d'une indigestion. Si cette idée essentiellement morale recevait un jour son exécution, je pense qu'il faudrait prendre les crieurs dans les chœurs de l'Opéra; on trouve là des basses-tailles à casser les vitres.

Un baron limousin, qui avait passé sa vie au milieu de ses terres, entre l'oisiveté et la bombance, était sujet à des indigestions fréquentes. C'était la seule infirmité dont il fût atteint. Il résolut d'en préserver un fils que le hasard venait de lui donner. Notre seigneur campagnard avait entendu dire que le seul moyen d'échapper à ce fléau, était de bien connaître la capacité de l'estomac, afin de ne point en excéder les dimensions; mais comment arriver à cette connaissance précise? Voici ce qu'il imagina. Son jardinier avait eu un fils presque en même temps que lui; il regarda ce marmot comme un moule très propre à des expériences de capacité. Les deux enfans étaient du même âge : toutes les fois que le futur seigneur devait déjeûner ou dîner, on convoquait le petit jardinier, et l'on essayait sur lui la somme d'alimens que le petit gentilhomme pourrait absorber sans danger. Cette épreuve réussit pendant quelques années; mais le petit jardinier étant devenu assez fort pour commencer à partager les travaux paternels, la fatigue et l'exercice donnèrent à son estomac une activité nouvelle et doublèrent son appétit. Cette circonstance devint funeste au jeune baron, qui aurait rougi de rester en arrière, et qui périt d'une indigestion en voulant marcher sur les traces d'un vilain. Quelque temps après, le père mourut de la même manière, à la suite d'un grand repas où il avait essayé de se consoler de la perte de son fils.

En général, les hommes grands ont la faculté de manger beaucoup plus que les autres : aujourd'hui, c'est presque le seul privilége des classes élevées de la société. Dans les dîners d'apparat, il faut toujours avoir deux ou trois grenadiers gastronomes, que l'on place de distance en distance pour communiquer une heureuse impulsion aux appétits vulgaires. Semblable à un panache flottant, leur mâchoire constamment agitée excite la valeur des convives et les ramène sans cesse dans le chemin de l'honneur. Je sais cependant qu'il est quelques exceptions à cette règle, et que l'on rencontre des individus qui, sous une taille de quatre pieds neuf pouces, cachent l'estomac d'un grand homme; mais le luxe d'appétit dont ils sont doués, la promptitude de leurs digestions, sont une maladie plutôt qu'un bienfait de la nature; c'est la chaleur du foie qui leur occasionne une faim hors de proportion avec le développement de leur corps. Aussi rien ne leur profite; ils mangent sans but et sans espérance. L'embonpoint fuit incessamment devant leurs efforts gastronomiques; ils dessèchent au sein d'une consommation exagérée, et se retirent de table toujours prêts à recommencer. Ces gens-là sont le fléau des pique-niques et la terreur des tables d'hôte; ils font rafle sur tout; quand ils se trouvent quelque part, il n'y a pas moyen pour les autres d'attraper une indigestion.

On sait que Napoléon, avant qu'il fût empereur, consacrait très peu de temps à ses repas, et qu'il avait su imprimer aux dîners consulaires une allure aussi rapide qu'à la victoire. Un ambassadeur étranger qu'il avait invité trouva moyen de rapporter à son hôtel une bonne indigestion. « Comment » Votre Excellence a-t-elle fait son compte, demanda le médecin Corvisart? » Toujours les convives sortent de chez le consul avec de l'appétit. — Eh! mon » Dieu, reprit l'ambassadeur, le peu qu'on mange, on n'a pas le temps de le » mâcher. »

L'oubli de ce soin peut en effet compromettre gravement les fonctions de l'estomac; la sobriété même ne peut se dispenser de broyer les alimens qu'elle consomme, et une mâchoire prudente ne saurait donner trop d'attention à ce travail. Ce conseil est facile à suivre tant que vous avez des dents; mais lorsque vous n'en avez plus, bien que la prévoyance de la nature ossifie vos gencives, comme vous opérez plus lentement, il est convenable de donner à chacun de vos repas trois-quarts d'heure de plus. Il faut aussi que votre cuisinier vous laisse moins d'obstacles à vaincre, et qu'il combine ses préparations d'après la connaissance qu'il a de votre faiblesse. Un des moyens d'attendrir les viandes est de les déposer pendant plusieurs jours entre deux couches de glace qui la mortifient: on se sert avec succès de ce procédé pour les vieilles mâchoires édentées. On a calculé que le défaut de glace, l'été dernier, avait occasionné trois cent quatre-vingt-dix-neuf mille cinq cent quatre-vingt-trois indigestions de plus qu'à l'ordinaire; ce qu'il y de déplorable, c'est que ce surcroît d'indispositions n'a guère frappé que des estomacs olygarchiques.

On a long-temps considéré le thé comme un remède universel applicable à toutes les indigestions. Les docteurs d'aujourd'hui proscrivent ce traitement comme de nature à irriter l'estomac, qu'il importe au contraire de calmer; ils lui substituent l'eau sucrée; mais la théorie lutte encore avec avantage contre cette innovation. Quelques gourmands, étrangers à toutes les doctrines médicales, suivent, dans leurs indigestions, un système dangereux. Dès qu'ils se sentent l'estomac chargé, ils se remettent à table, et par raison de santé, se bourrent le plus possible, adoptant ce principe: qu'un clou chasse l'autre. L'application de cette vérité est ici un contre-sens, et peut avoir les résultats les plus funestes.

Un prince écossais avait parmi les officiers de sa maison un seigneur auquel il était fort attaché, et qui en effet avait des droits à cette bienveillance particulière. Ce seigneur avait fait une étude approfondie de l'art gastronomique, il en avait reculé les bornes. Personne mieux que lui n'aurait su déterminer à quel endroit d'un mouton se trouvait située la meilleure côtelette, dans quel sens il fallait couper un bifteck; à la première bouchée il devinait sur quelle côte un hareng avait été pêché, et combien de temps la morue avait mis de temps à venir du banc de Terre-Neuve. Jaloux d'être utile à ses semblables, je veux dire aux gastronomes, il avait employé une partie de sa vie à des essais culinaires; sur ses vieux jours, il découvrit une combinaison qui lui parut le *nec plus ultrà* de l'art. C'était une espèce de rôti au sein duquel venaient se grouper et se confondre les sucs aromatisés de plusieurs substances délicieuses; c'était une alliance sublime de la chimie et de la cuisine; il y avait dans ce seul mets la décomposition et l'analyse de toutes les viandes qu'il aurait fallu pour un dîner de cent personnes. L'inventeur fit servir son plat sur la table du prince; Son Altesse, qui avait goûté cet hommage, daigna dire le lendemain qu'elle l'avait trouvé très bon, mais qu'elle en avait été incommodée. Le seigneur, vivement affligé du soupçon qui planait sur son invention, résolut de la justifier à tout prix. Il se fit servir le lendemain le rôti calomnié, et en mangea pendant trois heures sans s'arrêter. Mais cet effort était trop violent, l'estomac refusa de faire cause commune avec l'amour-propre offensé; une horrible indigestion se déclare, et en peu de jours, malgré les soins de la médecine, elle le conduit au tombeau. Ainsi mourut cet homme illustre, victime, comme Archimède, de son amour pour les découvertes: il a laissé en Angleterre plusieurs plats qui portent son nom.

La gourmandise, qui vise sans cesse à augmenter ses moyens de consommation, a imaginé le coup du milieu; c'est une ressource momentanée pour les estomacs dont les proportions sont étroites. Un petit verre de Madère ou de kirch procure une digestion factice et un appétit qui ne l'est pas moins. La manière des Romains était plus franche, ils ne craignaient pas d'aborder l'indigestion à la moitié du repas, et revenaient aussi dispos qu'avant de se mettre à table. Dieu merci! cette espèce de coup du milieu n'est plus dans nos mœurs.

L'indigestion est une conséquence nécessaire du système de bascule, qui tend à équilibrer tous les partis avec le ventre. Comme les dîners sont alors un des ressorts les plus actifs du gouvernement, ce système doit faire beaucoup de victimes. L'ambition a ordinairement les yeux plus grands que la panse. Vous êtes convié par un ministre, comment refuser une aile de bécasse qu'on vous offre au nom de Son Excellence? Il faut obéir de bonne grâce, dussiez-vous en avaler bien d'autres.

Telle est l'histoire du brave fonctionnaire dont nous mettons le portrait sous les yeux de nos lecteurs. Appelé à une table ministérielle, il s'y est conduit en héros et s'est montré digne d'obtenir de l'avancement. Rentré chez lui avec une indigestion des mieux caractérisées, il est en butte aux reproches de sa tendre moitié, qui semble dire: « Avait-il donc besoin de » tant manger? » Il répond d'un air paterne: « Ne fallait-il pas que je fisse » quelque chose pour notre enfant? »

Gardin éditeur rue du Battoir N° 12

Lith de Langlum

La Jaunesse.

La Jaunisse.

Les anciens ont connu une espèce de belette qu'ils appelaient en grec *ictis*, et qui avait les yeux jaunes : de là *icteros* en grec et *ictère* en français, qui signifie *jaunisse*. Un médecin qui vous voit ainsi badigeonné se gardera bien de vous dire que vous avez la jaunisse, il vous déclarera gravement que vous êtes atteint d'*ictère*. Qui croirait que pour arriver à tant de science il a fallu qu'il fût pendant quatre ans élève en médecine ou *jeune factieux;* qu'il prît des inscriptions, soutînt une thèse, etc., etc.

Je puis parler de la jaunisse plus savamment que la Faculté : je l'ai eue, et je me vois encore enveloppé de cette couche citrine qui me tenait de la tête aux pieds. Cette maladie provient d'une pléthore de la bile qui s'épanche dans le sang; ce phénomène est produit par diverses causes, les principales sont les grandes émotions et l'excès de travail. Nous avions à soutenir la guerre contre la Russie, la Prusse, l'Autriche, l'Angleterre et tant d'autres puissances qui sont aujourd'hui nos bonnes amies; j'avais pour ma part dix-huit heures de travail sur vingt-quatre. Ma bile fit pléthore et passa dans le sang; me voilà tout-à-coup, vers le mois de janvier, transformé en une parfaite orange; j'avais l'air d'un à-propos pour le jour de l'an. Des douleurs de reins, des roideurs dans les articulations, des cuissons dans les yeux, tels sont les symptômes que j'éprouvai. En ce temps-là, on guérissait les maux du travail par le travail même : il me fallut, jaune que j'étais, travailler dix-neuf heures au lieu de dix-huit. Ce qui me désespéra, c'est que j'avais affaire chaque matin à un ministre qui ne daigna point me dire une seule fois que j'étais jaune. On a, depuis, fait plus d'attention à la couleur des employés.

La jaunisse n'est point dangereuse lorsqu'elle ne prend pas sa source dans une affection organique du foie; on en guérit avec des acides, du petit-lait ou de la limonade. Lemblin et Corraza peuvent au besoin servir de docteurs aux ictériques. La jaunisse vous donne même une teinte mélancolique qui vous rend intéressant; elle prête à la physionomie quelque chose d'élégiaque et d'automnal. Dans cette situation languissante, vous êtes propre à servir de sujet aux méditations poétiques de M. de Lamartine.

Les secousses, les commotions morales engendrent de fréquens ictères : ainsi la jaunisse attend tout ministre qui s'en va. Celui qui arrive devient gros et gras, mais chaque destitution qu'il prononce occasionne une jaunisse. J'ai vu tout un ministère devenir jaune à la suite d'une réorganisation : les huissiers, les garçons de bureau, les commis et les chefs, tout cela avait été simultanément frappé d'ictère par des lettres qui commençaient ainsi : *Monsieur, j'ai l'honneur de vous prévenir que les économies commandées par l'état actuel des finances*, etc. Il y a eu un moment où toute la France a couru risque d'avoir la jaunisse. Chose bizarre! pour guérir la jaunisse il faut épurer, et pourtant des *épurations* la donnent.

Cette maladie se développe quelquefois avec une intensité telle, qu'elle vous couvre d'un jaune mêlé de vert et de noir. Dans cet état, vous êtes tout-à-fait méconnaissable. C'est là l'événement le plus heureux qui puisse arriver à l'homme que poursuivent des créanciers : ils ont jugement contre lui, prise de corps; l'infortuné ne leur échappe qu'en se réfugiant pendant le jour dans des jardins publics légalement interdits aux recors et aux archers; le soleil couché lui assure encore un rempart juridique; mais il n'en tremble pas moins à chaque instant d'être happé et jeté dans la prison de Sainte-Pélagie. Qu'il soit soudain frappé d'un ictère vert et noir, le voilà à l'abri de toutes recherches : comment ses créanciers le reconnaîtraient-ils, ses amis même le méconnaissent? L'ictère vert et noir est pour un débiteur une sorte de quittance générale de toutes les dettes contractées : quand on se mêle de faire des emprunts, il faut se ménager un ictère vert et noir; c'est à quoi je n'aurais point manqué si la Seu d'Urgel m'avait donné son mandat pour lui procurer quarante millions.

Quoique la jaunisse soit une maladie, il est chez nous des objets que nous ne craignons pas d'en voir attaqués : je ne cesse de la souhaiter à ma caisse; j'ai beau la considérer, la regarder jusque dans le blanc des yeux, je ne lui vois jamais cette couleur dorée, cette teinte de safran qui réjouit, les regards et épanouit la rate. Je la voudrais quelque peu atteinte d'ictère; point du tout, elle se porte comme un charme, et sa santé me désespère.

Reconnaissons que fréquemment la jaunisse n'est point une maladie : si je la souhaite à ma petite caisse, le laboureur la souhaite à ses vastes champs; il attend impatiemment qu'elle gagne ses riches épis, qu'elle dore ses moissons, qu'elle envahisse ses greniers. Cérès elle-même n'envie point à la déesse du matin ses doigts de rose : elle s'enorgueillit de la couleur blonde, et l'épithète de *flava* est celle qu'elle préfère et que lui prodigue un Parnasse adulateur; cependant l'humide automne revient et attriste tout-à-coup la végétation : la feuille jaunit et tombe; Millevoye a entendu sa chute, et son vers tendre et mélancolique rendra immortelles les dépouilles de la forêt.

Chez nous, la jaunisse se manifeste par des symptômes bizarres : aussitôt que son invasion est complète, la couleur des yeux est quelquefois si altérée, que la vue en est affaiblie et dérangée : les objets paraissent aux ictériques tout jaunes. Les maris dont les femmes sont attaqués de la jaunisse craignent de rencontrer les regards de leurs chastes moitiés, auxquelles ce cri échappe avec un naturel épouvantable : *Ah! mon ami, que tu es jaune!*

Indépendamment de toutes les espèces de jaunisses, il en existe une sur laquelle je m'abstiendrai de m'étendre, et que j'appelle la *jaunisse improvisée :* on l'attrape dans les rues de la capitale de onze heures à minuit; elle vous tombe ordinairement des nues. Dans les cas graves où la *jaunisse improvisée* vous attaque, on n'a pas recours au médecin, on fait appeler le commissaire de police.

Parlerai-je de cette jaunisse fallacieuse qu'un rusé propriétaire applique à sa vieille masure pour abuser d'innocens locataires? Le temps avait noirci les quatre murailles de sa propriété, la cupidité de ce vautour y suspend un peintre dont le talent se cramponne aux nœuds échelonnés d'une corde robuste, et ce Raphaël aérien jaunit de son pinceau de crin la chemise brunâtre de l'antique propriété : les loyers en seront plus chers. Si vous cherchez un logement, fuyez les maisons qui ont cette espèce de jaunisse.

Des comédiens de province avaient annoncé l'*Iphigénie* de Racine : déjà le héros de la troupe avait revêtu son costume d'Achille, il est tout-à-coup saisi d'une jaunisse complète. Le spectacle va manquer et l'espoir de la recette va s'évanouir, lorsque ses camarades imaginent de tirer parti de ce désastre même : on engage le jeune premier, si brusquement devenu olivâtre, à troquer le rôle d'Achille contre celui d'Othello. Il résiste, mais en vain. Déjà chacun a pris le costume obligé : on le conjure. Un garçon de théâtre lui arrache son bouclier, et l'afficheur, sans attendre le consentement d'Achille, le transforme en Othello officiel. On lit sur l'affiche, humide encore, ces mots accoutumés : *Changement par indisposition.*

Ambroise Cardin, éditeur r. du Buttoir N.12

Lith. de Langlumé r. de l'Abbaye N.6

Les Loupes.

Les Loupes.

On appelle loupe une espèce de boule de chair molle et parasite qui n'a aucune fonction à remplir, et qui forme en quelque sorte un hors-d'œuvre à notre individu. Cette excroissance pousse spontanément, sans être provoquée par aucune cause apparente, ainsi que ces herbes inutiles qui viennent dans nos jardins sans soins et sans culture. On a cependant remarqué que les loupes pouvaient être occasionnées par divers accidens, par meurtrissures et coups violens; elles ont, sous ce rapport, une certaine affinité avec les bosses : c'est absolument la même famille. Les bosses (je ne parle que de celles qui poussent à la tête, à l'endroit où l'on s'est frappé) sont les loupes à leur aurore; mais les trois quarts du temps comprimées à leur naissance par l'application d'un écu de six francs, elles ne peuvent prendre les développemens qui leur étaient promis, et ne font que paraître et disparaître.

L'enfance, chez qui les impressions ne sauraient être durables, n'a jamais de loupes, malgré la fréquence des coups qu'elle se donne. Ce privilége ne s'étend pas à l'âge mûr. Une fois que l'on a atteint quarante ans, on ne peut, sans que cela ait des suites, recevoir un soufflet à main fermée. Une loupe indiscrète s'élève bientôt comme un monument de honte à la place où a été déposée l'injure. C'est à cette circonstance que plusieurs érudits attribuent l'origine des duels. On ne recourait, dans le principe, à ces sortes de combats que lorsque la loupe était assez saillante pour exiger une réparation prononcée. On tuait alors sans scrupule un adversaire dont les torts étaient si évidens. Ce n'était que dans ce cas que la loi autorisait le duel. Aussi les ferrailleurs de l'époque étaient sans cesse à courir après les giffles, et ne les réclamaient que de ceux qui avaient le bras solide.

Les boxeurs anglais sont très sujets aux loupes; les plus renommés en ont sur la tête et le corps des collections précieuses, et qui suffiraient à l'étude complète de cette maladie. Ils ne se refuseront pas à vous les laisser observer, mais ne permettront aucune opération qui aurait pour but d'amputer ces excroissances; ils y tiennent beaucoup; la raison en est simple; chez un vétéran du coup de poing, les loupes sont autant de chevrons d'honneur qui attestent les services et les campagnes; ils les montrent avec ostentation comme des cicatrices glorieuses qui leur rappellent d'honorables souvenirs. Leur figure est une espèce d'album où se trouvent ainsi gravées toutes les circonstances marquantes de leur vie.

Nous avons dit que les loupes vous surviennent quelquefois comme une gratification inopinée qu'on obtient sans avoir rien fait pour la mériter. Ce phénomène, dont la médecine a constaté l'exactitude, a donné lieu à une foule de conjectures; on a soutenu avec un égal succès les opinions les plus opposées; on a fait des volumes sur cette question : toutes les loupes du monde seraient facilement écrasées sous le poids des in-folio qu'elles ont produits. La même incertitude règne encore parmi les savans: les uns prétendent que l'apparition des loupes à la tête est l'indice certain d'un cerveau sans consistance; ils ajoutent que ce vase imparfait ne pouvant contenir le fluide vital qu'il renferme, cette matière subtile qui tend continuellement à s'échapper, se fraie tout-à-coup un passage et produit les loupes, comme l'éruption des volcans enfante les collines. D'autres docteurs, refusant aux têtes de linottes le bénéfice des bosses, affirment que le trop-plein du cerveau venant à se répandre à droite ou à gauche, peut seul donner naissance aux loupes, qu'ainsi elles n'appartiennent qu'aux intelligences trop richement dotées par la nature.

Je pencherais pour cette dernière opinion. Je dois prévenir le lecteur que, pour mon compte, je suis tout-à-fait désintéressé dans la question, et que mon front est parfaitement intact. Ma conviction s'appuie sur une raison qui me paraît sans réplique. Tout le monde reconnaîtra que les conseils municipaux sont composés des plus fortes têtes de la population : eh bien! pénétrez dans les lieux de leurs séances, vous y verrez toujours une ou deux loupes siéger sur le front vénérable de quelque membre; si vous n'en aperceviez pas d'abord, c'est que probablement quelque perruque malencontreuse vous cacherait la vérité; car, pour me servir des expressions d'un jeune académicien, presque toujours les loupes sont, ainsi que l'estime, *la couronne des vieillards*.

La présence de ces tubercules dénote l'habitude de la méditation, durant laquelle on se tient la tête dans les mains. Il ne serait pas impossible que cette attitude, qui gêne la circulation du sang et provoque au même endroit une irritation continuelle, produisît à la longue le même effet qu'un coup de poing, et développât le germe créateur de la loupe. Cette explication paraît assez raisonnable. Peut-être quelqu'élève futur de l'Ecole de Médecine à venir soutiendra-t-il une thèse sur ce point.

Il résulte du principe que j'ai établi, que les loupes seraient un signe de maturité et de prudence, comme la bosse est un signe d'esprit. Il importe de saisir les différences morales qui existent entre ces deux maladies extérieurement identiques, et de ne pas confondre ceux qui donnent dans les loupes avec ceux qui donnent dans la bosse. Ce sont deux classes d'individus bien distinctes, et, dans l'une comme dans l'autre, chacun est disposé à défendre ses priviléges.

Un petit homme dont le dos présentait une saillie remarquable, était suivi de quelques enfans qui ne cessaient de répéter le refrain de la chanson

populaire où l'on se moque des bossus. Il continuait son chemin avec un flegme imperturbable : « Comment, lui dit un passant, pouvez-vous souffrir » que ces marmots vous insultent ? — Mais ce n'est pas à moi qu'ils s'a- » dressent. — Vous n'entendez donc pas qu'ils se moquent des bossus?..... » — Ça ne me regarde pas. — Quoi ! vous n'êtes pas bossu ? — Non, sans » doute ; j'ai seulement une loupe entre les deux épaules. »

L'extraction de cette surabondance charnelle présente ordinairement peu de difficultés; mais il n'est pas toujours aisé d'en détruire le principe et d'en empêcher le retour. La loupe semble quelquefois se jouer du bistouri qui la poursuit; elle ne tombe que pour renaître : on dirait qu'elle ne fait que rouler en se déplaçant sur l'individu qu'elle parcourt. Vous l'avez détachée de la sommité de votre tête, quelques jours après vous la retrouvez en vous asseyant sur un fauteuil; nouveaux efforts pour la déposter de cet endroit incommode, et nouvelle apparition de cette inévitable ennemie sur les épaules ou sur le cou. C'est l'hydre aux cent têtes, qui dans son sang même reprend l'existence; vous lui faites en vain une guerre *de montagnes ;* c'est une espèce de *guérillas* d'autant plus dangereux qu'il faut fréquemment s'attendre à être attaqué par derrière. En pareil cas, le parti le plus sage est de vivre avec son ennemi.

Une discussion s'élève dans un billard public au sujet d'un carembolage qui avait été manqué. Un des joueurs dont cette maladresse compromettait les intérêts, prétendait que le coup était infaillible; on avait dérangé les billes afin de l'empêcher d'effectuer sa démonstration. Il aperçoit parmi les spectateurs une large face où trois loupes, placées dans une disposition semi-triangulaire, offrent une image assez fidèle du coup dont il se plaint : « Ne » bougez pas, Monsieur, je vous en prie ; voilà bien comme étaient les » billes ! Il fallait prendre la blanche de trois quarts, arriver vivement sur la » rouge, pour retomber ensuite sur la bleue; il suffisait d'un coup sec..... » En disant cela il choque du bout de sa queue la première loupe, qu'il emporte et rejette sur la seconde; la seconde et la troisième éprouvent le même sort; le carambolage est complet. Le propriétaire ainsi dépossédé, jette les hauts cris sur le rapt de ses trois loupes; il ne se propose rien moins que d'intenter un procès au ravisseur. Le lendemain il remet les pièces à son avoué, qui commence à instrumenter. L'affaire prenait déjà une tournure sérieuse, lorsque, deux mois après, le joueur rencontre sa victime; il a d'abord peine à la reconnaître. Cette figure qu'il a débarrassée d'un trio de tumeurs antiques, est riche de six loupes, brillantes de jeunesse et de santé : « Voilà, lui dit-il, notre » procès jugé; vous n'avez plus rien à dire, je vous ai fait gagner cent pour cent. »

Jusqu'à présent on n'a point encore considéré les loupes comme un agrément pour le visage; la mode, qui est si capricieuse, les prendra peut-être un jour sous sa protection : comme tout le monde voudrait alors en avoir, il est probable qu'on découvrirait quelque moyen de les inoculer aux figures peu favorisées par la nature. On assure qu'un Allemand nommé Druyer avait déjà trouvé ce secret. Il faisait pousser les loupes à jour fixe à l'endroit qu'on lui indiquait. Cette découverte commençait à faire du bruit; plusieurs vieilles douairières de la Prusse et de la Westphalie, qui avaient mandé l'inventeur, trouvèrent fort agréable de remplacer leur gorge passée par une paire de petites loupes qui, sous la gaze, produisaient le plus joli effet. Druyer était sur le chemin de la célébrité; mais la première faiseuse de corsets de Berlin, qui tremblait d'être ruinée, lui acheta ce secret, destiné à opérer une révolution sur la machine ronde; et les infortunées qui n'ont pas de loupes sont à présent obligées de s'en passer.

Une jeune et jolie dame avait été contrainte par sa famille d'épouser un mari vieux et laid qui avait une loupe au-dessus de l'œil droit. Elle serait morte de chagrin si un aimable parent n'eût adouci ses chagrins en se substituant quelquefois à celui dont elle craignait tant le tête-à-tête. Un jour elle apprend que son époux doit s'absenter pendant vingt-quatre heures; les domestiques n'en savaient rien; elle écrit au galant pour lui donner un rendez-vous, et lui assigne ce qu'il doit faire. Il n'avait garde d'y manquer. Il se procure une redingotte et une perruque absolument semblables à celles du mari, se jaunit un peu la figure et s'achemine à la brune vers l'asile où la beauté l'attend. Au moment de frapper, il se souvient qu'il a oublié la loupe conjugale : heureusement son fidèle domestique l'accompagne, il lui dit deux mots à l'oreille, et celui-ci, avec tout le dévoûment possible, applique à son maître un grand coup de poing au-dessus de l'œil : il en résulte à l'instant même une loupe artificielle parfaitement conformée; mais le valet s'était trompé; il s'était adressé à l'œil gauche. La portière, qui croit voir rentrer son maître, est étonnée de ce déplacement : « Je croyais, dit-elle tout bas, que » sa grosseur était à droite. » Le galant s'esquive au point du jour par-dessus les murs du jardin. Le mari rentre sur le coup de midi : « Voilà qui est » fort, s'écrie la portière; dites-moi donc, Monsieur, comment votre loupe, » qui est bien aujourd'hui à sa place, se trouvait à gauche hier soir. — » Hier soir ? ceci passe la plaisanterie ! » Là dessus grande explication, à la suite de laquelle le mari n'eut pas de peine à deviner qu'au lieu d'une loupe il en aurait désormais deux sur le front.

C'est au Jardin des Plantes que vous retrouverez la nature tuberculeuse avec sa variété et ses caprices; c'est aussi là que le dessinateur a placé la scène que nous offrons à nos lecteurs. Plusieurs naturalistes ayant une loupe à la main, indépendamment de celles qu'ils ont sur la tête, observent diverses fleurs de formes rondes. Un bon bourgeois qui va dîner à l'île Saint-Louis, porte sous son bras une de ces loupes potagères qu'on est convenu d'appeler melons. Un enfant, dont le dos présente l'image d'une voûte, tient d'un bras un polichinelle à double bosse, et de l'autre ramasse une boule. Derrière le feuillage de ce jardin on sent la présence du chameau, le seul animal peut-être qui croisse toujours avec des loupes, et qui l'emporte pour ce genre de beauté sur les hommes les mieux traités par le destin.

Ambroise Tardieu éditeur r. du Battoir, N. 12

Lith. de Langlume r. de l'Abbaye N. 4

La Migraine.

La Migraine.

C'est dans la tête que la migraine vient toujours se loger : malheur au cerveau qu'elle a choisi pour demeure! Elle n'est point de ces locataires qui déménagent à tous les termes ; elle passe au moins un bail de trois, six, neuf, et s'installe sans vous en demander la permission. Vous essayez vainement de lui donner congé, elle a l'air quelquefois de l'accepter ; mais c'est pour revenir bientôt plus incommode et plus tenace. Elle se moque des invitations, des sommations, des huissiers, peut-être même des médecins ; c'est un locataire inamovible que M. Vautour lui-même serait obligé de loger gratis.

La migraine, à ce que l'on assure, est un mal héréditaire ; elle se transmet de mâle en mâle par ordre de primogéniture : c'est un privilége qu'elle partage avec la goutte. J'ai connu un gascon très-sujet à la migraine : il s'en glorifiait ; il la regardait comme un honneur. Il publiait qu'il était redevable de ce bienfait à un de ses aïeux qui, dans le temps des croisades, avait monté la garde sous les murs de Jérusalem pendant une nuit fraîche, sans avoir ni casque, ni bonnet de coton.

En admettant l'exactitude rigoureuse de cette assertion, la migraine pourrait, aussi bien que le parchemin, être invoquée comme preuve de noblesse : elle servirait à constater que les races ne sont ni croisées ni abâtardies ; elle serait un frein à certaines mésalliances dont rien ne peut trahir le secret. Du moment qu'un chef de famille aurait été assez heureux pour attraper une migraine, il aurait un type de reconnaissance qu'il déposerait sur la tête de tous ses descendans.

La migraine est ordinairement la suite d'une application trop vive, d'un travail trop assidu. Le vaudevilliste en est exempt ; si cependant il est à-la-fois chansonnier et gastronome, il pourra quelquefois être envahi par cette maladie ; elle prendra chez lui sa source dans le travail de l'estomac.

Lorsqu'elle fait irruption dans la tête, à l'instant même elle jette un voile sur nos facultés intellectuelles ; elle les obscurcit, les éteint même pendant quelques heures. M. d'Arlincourt appellerait poétiquement la migraine l'éteignoir de l'entendement. Un mélodramaturge, qui par état doit voir tout en noir, pourrait prendre la migraine pour muse : ce ne serait pas avec elle qu'il endormirait ses auditeurs.

L'histoire a conservé le nom de ce prince qui, voulant tâter du héros, résolut de se mettre à la tête de son armée. Il partit. Il n'était qu'à moitié chemin de son quartier général, lorsqu'en allant chercher la gloire il rencontra la dysenterie. Les ennemis, qui, à cette époque, faisaient la guerre avec toute sorte de galanterie et d'égards, attendirent pour ouvrir la campagne que la santé du prince fût raffermie. Enfin le médecin de la cour écrivit au chef d'état-major que l'on pouvait commencer les opérations militaires ; que les digestions du prince étaient régulières et satisfaisantes, qu'elles ne pouvaient plus donner matière à aucune crainte. On mit cette nouvelle à l'ordre de l'armée : elle excita un enthousiasme général. Le prince arriva quelques jours après ; il parcourut les rangs et annonça la bataille. Mais au premier coup de canon, il fut saisi d'une émotion si vive, qu'il crut devoir quitter le lieu du combat. « J'éprouve, dit-il, une migraine si violente, qu'il m'est » impossible de supporter le moindre bruit. » A la suite de cette plaisante équipée, la migraine ne fut plus appelée, pendant quelque temps, que le mal des héros.

Cette indisposition est cependant beaucoup plus commune parmi les femmes, sur-tout parmi celles qui jouissent d'une grande fortune. La malignité ainsi que la médecine ont constaté la vérité de cette remarque : apparemment que les douceurs que procure l'opulence, l'inaction à laquelle elle vous condamne, sont favorables au développement de cette maladie. On a donc quelque chose à gagner en restant pauvre.

Madame de ***, épouse d'un ex-banquier descendu au rôle modeste de cultivateur, reçoit quelquefois dans son village des personnes qui l'ont connue à l'époque de sa voiture et de ses diamans. On lui demandait des nouvelles de ses maux de tête : « Ah ! répondit-elle, à présent je fais mon mé- » nage : je ne suis plus assez riche pour avoir la migraine ! »

Si j'étais médecin, je m'occuperais de chercher un préservatif contre cette maladie ; je ne sais trop cependant si ce serait un moyen d'acquérir des droits à la reconnaissance du beau sèxe.

Il y a dans Paris des quartiers où, parmi les dames, il est du bon ton d'avoir la migraine. On en a toujours une en réserve pour les grandes occasions. Cela répand de l'intérêt sur une maîtresse de maison ; cela fournit aussi des moyens de vengeance contre un mari maladroit qui a mal choisi son temps pour une soirée, ou invité des personnes qui déplaisent. Les voitures arrivent ; mais madame lance son *ultimatum :* elle a la migraine ; elle ne recevra pas. Retirée dans sa chambre, entourée d'un paravent, armée d'une tasse de fleur de tilleul, elle laisse à son mari le fardeau de la soirée ; le pauvre diable ne peut suffire à ce tracas nouveau pour lui. Les embarras du

dîner, la formation des tables de jeu, la conversation à soutenir, la crainte qu'on ne fasse trop de bruit, tout cela le trouble, le tourmente, l'excède, et il se couche avec une migraine bien conditionnée et bien réelle, parce qu'il a plu à sa moitié de faire semblant d'en avoir une.

Pour éviter ces inconvéniens, il est des moyens que l'expérience indique. Dès qu'une jolie femme s'est déclarée en état de migraine, que le mari s'empresse de constater si cette décision est sans appel. Qu'il passe chez la marchande de modes, chez le bijoutier; qu'il en rapporte le chapeau le plus nouveau, la parure la plus brillante; qu'il se procure même le programme d'une représentation à bénéfice, où l'on ne pourra se dispenser de paraître sans se faire remarquer. Si les yeux de la malade ne se raniment pas à l'éclat des bijoux; si elle craint pour sa tête souffrante l'essai du chapeau qu'on lui propose; si son cœur ne se réveille point à l'idée d'une bonne action qui exige une grande toilette, votre femme a la migraine : plaignez-la.

Il existe dans certains pays (je ne parle pas de la France) des beautés impérieuses et acariâtres qui transforment en enfer l'intérieur de leur ménage : enfans, mari, valets, tout doit plier devant leur volonté impétueuse. C'est sans doute pour ces têtes-là que la Providence créa la migraine. C'était le seul moyen de faire succéder quelquefois la tranquillité à l'orage. Toute la maison attend avec impatience que l'influence de la lune rende à madame son indisposition, si précieuse pour eux. Comme ses jours de migraine sont leurs bons jours, ils les appellent de tous leurs vœux; et les domestiques, en s'éveillant, ne se demandent pas : « Madame se porte-t-elle bien ? » mais « Sera-» t-elle bientôt malade ? »

La migraine, interrogez tous ceux qui l'éprouvent, est essentiellement ennemie des lumières, leur éclat lui fait mal. Il est probable d'après cela, qu'elle craindrait de se montrer dans les sociétés littéraires et savantes; on rencontre cependant de ces réunions où l'obscurité est en honneur : les membres sont là pour le prouver.

Dans ce siècle, où le cumul n'est pas interdit, vous voyez souvent une jolie femme avoir à-la-fois un amant et un mari : cela n'est pas trop pour deux beaux yeux. Forcée à des ménagemens diplomatiques quand les deux rivaux sont en présence, elle sait faire comprendre ses intentions avec une adresse admirable : le même mot change de sens suivant le caractère de celui qui l'entend. « J'en suis sûre, j'aurai demain la migraine toute la journée ! » Cela veut dire au mari : N'entrez pas dans ma chambre; et à l'amant : Je vous attends.

Nous avons voulu, dans la lithographie ci-contre, retracer une de ces scènes de ménage dont le lecteur a sans doute été plus d'une fois témoin. Une jeune femme est assaillie par une migraine violente; assise dans une bergère, elle presse son front avec sa main, comme pour en éloigner l'ennemi qui la tourmente. Le mari, qui vient de rentrer, a pris à peine le temps de déposer sa canne et son chapeau ; il s'est armé d'une serviette qu'il fait galamment chauffer pour sa moitié. Un domestique chargé des effets de monsieur traverse l'appartement ses souliers à la main, afin de ne pas faire de bruit, tandis qu'une chambrière empressée bassine le lit; une bonne retient le bras d'un enfant qui s'apprêtait à battre du tambour; une fenêtre entr'ouverte laisse apercevoir le croissant de la nouvelle lune.

Ambroise Tardieu éditeur r. du Battoir, N°12.

Lith. de Langlumé, r. de l'Abbaye N°4

Le ver solitaire.

Le Ver Solitaire.

Il y a long-temps que les philosophes ont prouvé, pour la première fois, que l'on ne parvenait aux grandeurs qu'en rampant. Cette démonstration a produit un effet tout contraire à celui qu'on en attendait; elle a propagé la méthode qu'elle voulait prescrire; chacun a cru les philosophes sur parole, et faisant abnégation de ses bras et de ses jambes, s'est traîné ventre à terre vers le but que convoitait son ambition. Tous les chemins qui mènent aux faveurs sont aujourd'hui balayés par une espèce de vers à forme humaine, cachant leurs manœuvres sous la poussière qu'ils soulèvent; audacieux quand ils n'ont rien à craindre et prêts à rentrer sous terre au moindre signe de danger.

Dans la société comme dans la nature, les vers sont produits par la corruption : les uns et les autres sont également avides; mais les vers à forme humaine ont cela de particulier, qu'ils n'attendent pas pour se développer la mort de la victime qu'ils veulent dévorer; tous les fonctionnaires bien portans, les receveurs généraux, les préfets, les sous-préfets sont sans cesse entourés d'une multitude de vers inaperçus, qui, ne pouvant les faire mourir dans leur personne, tâchent au moins de les faire décéder dans leurs emplois. Cette vermine rampante recrute dans toutes les classes; elle compte même dans ses rangs des personnages riches, titrés et galonnés : ce sont ceux-là qu'on pourrait appeler les *vers-luisans* de la troupe. Ces reptiles n'ont d'éclat que dans l'obscurité la plus profonde.

La médecine, qui est obligée de se jeter dans des conjectures toutes les fois qu'il s'agit de maladies internes, serait embarrassée, je crois, de préciser les diverses circonstances qui concourent à la création du ver solitaire. Cet hôte incommode s'installe au milieu de nos entrailles sans nous en donner avis; il se développe, s'allonge et grandit presque à notre insu. Tant que se trouve dans nos intestins un pouce d'espace disponible, il appartient à ce grand usurpateur. Par une générosité dont nous avons de fameux exemples, nous nous chargeons de nourrir l'ennemi qui nous occupe. Placé sur le passage de nos subsistances et armé de ses *suçoirs*, tel qu'un commis de l'octroi, il prélève le droit d'entrée sur tous les comestibles qu'on lui présente. De fréquens abus se commettent dans le prélèvement de cet impôt : celui qui le perçoit n'a d'autre tarif que sa volonté; il ne craint pas la surveillance d'un contrôleur ou d'un directeur général; il brave les économies et les réformes, les épurations même ne sauraient l'atteindre. Il est constant qu'il faudrait moins d'efforts pour mettre tout un ministère à la porte que pour destituer un ver solitaire.

On est convenu, je ne sais trop pourquoi, de donner le nom de *mouches* à certains agens subalternes que la police emploie pour savoir ce qui se passe à droite et à gauche; jamais qualification ne me parut plus mal choisie. Vainement alléguerait-on que ces hommes, chargés de faire le métier d'éclaireurs, ont besoin d'une agilité peu commune et qui n'appartient qu'aux créatures aériennes. A cela je répondrai que la police ne donne ordinairement sa confiance qu'à des vétérans éprouvés, blanchis sous le harnais, qu'à des gaillards solides, d'une haute stature, et qu'elle recrute plutôt parmi les grenadiers que parmi les voltigeurs. Il est en outre à remarquer que la mouche bourdonne sans cesse, tandis que l'espion opère secrètement et en silence. Cette engeance me paraît avoir bien plus de rapport avec le ver solitaire. Placée dans les entrailles de la société qui la nourrit, elle pullule et s'étend dans l'intérieur des familles pour en surprendre les secrets; elle sait à merveille ce qu'on a servi sur votre table, on est tenté de croire qu'elle goûte à tous les mets. C'est un convive invisible, pour lequel vos repas, vos salons n'ont point de secrets; il vous suit sans cesse et partout, même dans ce cabinet mystérieux où le misanthrope conseille à Oronte de mettre son sonnet.

Le ver solitaire se plaît en général chez les personnes tranquilles et sédentaires; il déteste le mouvement, mais aime la bonne chère; il est très exigeant pour ceux qui l'hébergent. On dirait qu'il vous fait trop d'honneur en vous donnant la préférence.

Un vieux seigneur génois languissait depuis plusieurs années; son état empirait tous les jours; les médecins avaient déclaré qu'il était rongé par le le ver solitaire, que c'était là tout son mal. Avant de passer au traitement exigé, il fallait suivre un régime, s'abstenir de certains alimens qui lui étaient contraires. Le vieillard, dont la gourmandise était portée à l'excès, ne put jamais s'y déterminer : sur ces entrefaites, les Français se réfugièrent dans Gênes, que les Autrichiens vinrent assiéger. On sait que la résistance héroïque de Masséna prolongea, durant plusieurs mois, la défense de cette place. Cependant les vivres y devenaient tous les jours plus rares, et le vieux seigneur qui, avec son ver solitaire, n'avait pas pu quitter la ville, se ressentit de la disette générale; il fut, aux derniers jours, contraint de rester douze heures sans manger. L'épreuve était rude : son ver solitaire, qui

était accoutumé à faire ses quatre repas, en mourut. Le seigneur retrouva la santé; mais il ne pardonna pas ses jeûnes aux Français, et ne sut aucun gré à leur général de l'avoir délivré d'un si cruel ennemi.

Ce monstre, qui a souvent quarante aunes de long, qui décrit dans notre corps une infinité de circuits et de zigzags, qui semble enfin identifié à nos entrailles, n'est pas disposé à céder facilement le terrain qu'il a conquis; il est quelquefois aussi tenace qu'un corps d'armée d'occupation, et dans beaucoup de circonstances un congrès ne serait pas de trop pour le forcer à évacuer.

Plus les efforts ont été pénibles, plus le malade est satisfait quand la lutte s'est terminée à son avantage. Semblable à ces voyageurs échappés à la tempête, il ne se lasse point de parler de l'ennemi qu'il a vaincu; il a toujours le ver solitaire à la bouche; il l'intercale dans toutes ses pensées, l'enlace dans toutes ses phrases. Il veut qu'un transparent bocal conserve intact le cadavre du monstre. C'est un monument de famille qu'il se propose de transmettre à ses descendans; lui-même il le contemplera quelquefois avec plaisir, et, dans les grandes réunions, lorsqu'à la fin du repas il reprendra l'histoire de sa maladie, il sera bien aise de placer l'esprit-de-vin de son précieux bocal entre la bouteille d'anisette de Bordeaux et les cerises à l'eau-de-vie.

Un riche marchand de nouveautés éprouvait de violentes nausées et tous les symptômes qui accompagnent la présence du ver solitaire; il maigrissait à vue d'œil et devenait méconnaissable : les médecins consultés reconnurent au bout d'un an quelle était la cause de son mal. Ce fut un coup de foudre pour la famille : des torrens de larmes coulèrent de tous les yeux; ce torrent de sensibilité devint même funeste à plusieurs pièces d'étoffes du magasin, trempées des larmes de la tendresse. Les médecins, qui ne pleurent guère, se mirent à agir, et les médicamens furent largement administrés au malade. Avec quelle anxiété toute la maison en attendait le résultat ! Un matin, enfin, le marchand, qui se trouvait à son magasin, sent dans son intérieur un mouvement général semblable aux évolutions d'un corps d'armée. « Je crois que c'est lui ! c'est lui ! s'écrie-t-il. » Sa femme, ses enfans sont accourus à ce cri. On l'entoure, on le félicite. Mais ce brave homme, tout entier à ses craintes, n'a pas encore la force de sentir son bonheur; seulement ces mots entrecoupés lui échappent : « Pourvu que j'en sois entièrement débarrassé ! Pourvu qu'il ne laisse pas d'arrière-garde ! Mon » ami, dit-il à son premier commis, il faut voir combien nous en avons » d'aunes; le docteur doit savoir combien la pièce en comporte. » Le Calicot docile cède au désir de son bourgeois, et d'une main attentive mesure le monstre expulsé.

Un artiste, témoin de cette scène de famille, en a crayonné l'image. Il y a ajouté une demoiselle de comptoir et une bonne qui tiennent dans leurs mains, l'une le *Solitaire* de M. le vicomte d'Arlincourt, l'autre le jeu qui porte ce nom. Dans le fond du magasin, sur un secrétaire, se trouve un modèle en plâtre, représentant le Laocoon et ses enfans enveloppés dans les replis de plusieurs serpens qui les enchaînent. Le bon négociant ne jetait jamais les yeux sur ce groupe sans dire, en posant la main sur son ventre : « Voilà pourtant l'image fidèle de ce que j'éprouve là-dedans. »

Rien n'est plus à redouter que les *vers solitaires;* c'est pourtant comme cela qu'on souhaiterait que voulussent bien les faire beaucoup de bons hommes de lettres qui ne nous tiennent pas quittes à moins de douze fois douze cents. Cette maladie est plus dangereuse que le ver solitaire, en ce qu'elle est incurable : celui-ci est attaqué de l'infirmité des vers alexandrins, celui-là des vers disyllabiques, un troisième enfin des vers libres. Ces malades-là évacuent une foule de petits vers à certaines époques de l'année; ils en sont tout grouillans quand échoient certains anniversaires. Ce qui paraît bizarre, c'est qu'ils les rassemblent et les disposent symétriquement sur des feuilles de papier blanc, et sont assez fous du cerveau pour en faire hommage à des princes, à de grands seigneurs, dans l'espoir d'en soutirer des pensions, ou des soupières, ou des aiguières d'argent. Les révolutions font éclore ces petits vers avec une effroyable fécondité. Parmi les malades qui sont attaqués de cette infirmité, il n'en est pas un qui n'ait accouché d'une foule de petits vers en l'honneur de tous les chefs de gouvernemens provisoires ou définitifs. On a essayé de leur administrer, comme moyens curatifs, des frictions de mépris, des paquets de quolibets, des applications de bons mots, et une forte dose de pitié. Rien de tout cela n'est efficace : dès qu'arrivent une fête, une naissance, un mariage ou une mort un peu célèbre, voilà que les petits vers leur sortent par les yeux, par les oreilles et par tous les pores. On meurt de la maladie pédiculaire, et ils vivent avec celle-là !

Les Tics.

Les Tics.

Les tics sont le résultat d'une contraction musculaire qui occasionne dans une partie du visage un mouvement irrégulier et grotesque; c'est une maladie qui a son côté plaisant. Elle est très-fréquente aujourd'hui : on la trouve chez les magistrats, chez les financiers et même chez quelques militaires. On peut dire que nous sommes dans le siècle des grimaces. C'est la conséquence de nos révolutions : elles imposaient à tout ambitieux l'obligation de sourire aux divers pouvoirs qui se succédaient; tout le monde n'est pas propre à cet exercice; il fallait y rompre son visage, le travailler dans tous les sens, assouplir des nerfs séditieux, domter des muscles rebelles; il fallait livrer sans cesse la guerre à la nature, elle s'en est vengée. Habitués à ces évolutions quotidiennes, les traits ont fini par en garder l'empreinte, qu'ils reproduisent à chaque minute sans motif et sans but; le sourire, perdant sa forme gracieuse, a dégénéré en un mouvement spasmodique et convulsif qui contracte les lèvres et dénote l'agitation cotinnuelle de l'âme. C'est à ce tic que l'on reconnaît ces éternels vétérans des emplois publics.

C'est ici, je crois, le lieu de raconter un fait qui peut être fort utile à ceux de mes lecteurs qui paient trois cents francs de contribution, je désire que ce soit le plus grand nombre. Je tire mon récit d'un journal du midi, très-véridique, quoique gascon.

On approchait du moment des élections dans une petite ville de province, et l'on y portait d'autant plus d'attention que le directeur du spectacle avait fait banqueroute, et que le tribunal, depuis plus de six mois, n'avait pas eu le bonheur d'attraper une cause un peu scandaleuse. Il y avait de quoi périr d'ennui; on n'avait pour distraction que le journal de la préfecture, où le secrétaire-général envoyait des articles, le capitaine de recrutement des charades et le procureur du roi des énigmes. On voulait absolument sortir de cette léthargie départementale; quand on parle politique il est rare que l'on ne se dispute pas, cela amuse. Déjà plusieurs habitans avaient songé à se réunir pour discuter le mérite des candidats à la législature; mais il existe un article de nos Codes qui défend aux citoyens de se rassembler plus de vingt pour s'occuper d'affaires qui touchent le gouvernement. En divisant les électeurs en deux portions à-peu-près égales, la troupe du ministère comme celle de l'opposition dépassaient de beaucoup le nombre prescrit, et personne, par forme d'amusement, ne voulait aller coucher en prison. Déjà l'on ne voyait plus d'autre moyen de connaître l'avenir que de prier quelques douairières d'interroger les cartes et de chercher dans de petits paquets le résultat des élections prochaines. Une forte tête de l'endroit vint tirer la population d'embarras : il imagine une pantomime électorale, une espèce de carbonarisme innocent, avec lequel on pouvait parler sans rien dire et s'entendre avec les yeux. Il convoque les électeurs en plein jour, sur la promenade de la ville; les deux partis sont en présence, jaloux de connaître réciproquement leurs forces; aucune parole ne leur échappe; fidèles aux instructions qu'ils ont reçues, ils se regardent en passant, et une contraction expressive se dessine sur la droite ou la gauche de leur visage, suivant le côté pour lequel ils voteront. Le résultat de ces importantes grimaces est bientôt recueilli, l'autorité en est informée, et le télégraphe, avec ses contorsions officielles, s'empresse de transmettre à la capitale ce que lui ont appris *les tics électoraux*. On assure que depuis cette époque M. le préfet donne une attention particulière aux grimaces de ses administrés.

L'ennemi le plus déclaré des catégories ne pourra s'empêcher de reconnaître deux espèces de tics, les tics obligés ou involontaires, et les tics calculés : les premiers sont le fruit de la nature, les seconds de l'éducation.

Long-temps avant la découverte électorale dont je viens de parler, on avait imaginé d'appliquer la mobilité du visage à des signaux de convention, dont le sens restait amphibologique pour tous ceux qui n'en avaient pas la clé. Les amans furent les premiers qui s'en servirent; mais l'inconstance du beau sexe mit bientôt trop de personnes dans la confidence : il fallut y renoncer, et les visages amoureux cessèrent d'usurper les discrètes fonctions du télégraphe.

Avant la révolution, quelques-uns de ces brillans chevaliers auxquels le ciel n'avait donné pour fortune qu'un nez, une bouche et des yeux, et que leur naissance appelait à faire figure dans le monde, surent tirer un grand parti d'une dotation aussi vulgaire. Ils résolurent de forcer le jeu à leur fournir tout l'argent dont ils avaient besoin : pour cela il ne suffisait pas d'être heureux, il fallait constamment enchaîner le hasard. Ces messieurs pourvurent à cette nécessité : ils formèrent une association, et décidèrent que toutes les fois que l'un d'eux siégerait à une table de jeu, il aurait un compère qui ferait fonctions d'éclaireur, et circulerait à droite et à gauche pour inspecter la disposition des cartes et donner dans ses regards des avertissemens utiles. Ce manége dura fort long-temps; on appelait cela *le tic des chevaliers ou des cadets;* ces messieurs disaient d'un ton léger : « Nous corrigeons l'injustice du sort; il faut bien forcer la roture à nous restituer ce qu'elle nous doit. »

Ce privilége est perdu comme tant d'autres : c'est un malheur dont se consoleront difficilement les amis de l'ancien ordre de choses. A la rigueur, ils en retrouveraient encore une image décolorée dans quelques maisons du faubourg Saint-Germain ou du Marais. Là, tous les soirs, un quatuor suranné se rassemble pour faire un piquet-voleur; on a toujours le même partner; on est tacitement convenu de tricher, non pas pour gagner, car on ne joue rien, mais pour être fidèle aux traditions antiques. La baronne fait face au conseiller, le major est enrégimenté avec le curé de la paroisse. Les cartes sont battues, on commence; mais il faut indiquer à son vis-à-vis la couleur que l'on a dans la main. La baronne, cherchant à rappeler ses grâces, essaie d'arrondir sa bouche en *cœur;* le conseiller, soulevant une double narine que le tabac a noircie, présente trop fidèlement l'image d'un as de *trèfle;* enfin le major se tournant sans cesse vers la fenêtre, semble annoncer du penchant pour les *carreaux*. Cependant avec les mêmes moyens de succès la chance n'est pas égale; un léger brouillard survenu sur les yeux septuagénaires du conseiller, ne lui a pas permis d'interpréter les signaux; il a fait fausse route et s'est attiré les reproches de la baronne. Il se dépite, jette les cartes, et en se levant accroche le pied de la table, qu'il renverse sans le vouloir; la baronne et le curé sont entraînés dans cette chute; le major culbute à son tour, et le conseiller, qui veut réparer sa faute, achève de les assommer. Tous ces personnages, plus mêlés que les cartes qu'ils abandonnent, font des efforts inutiles pour se dégager; en se débattant, ils ressèrent encore la chaîne malencontreuse que forment leurs jambes et leurs bras entrelacés. Dans cet amalgame, ouvrage du hasard et de l'obscurité, l'un s'étonne d'avoir du mollet pour la première fois de sa vie; l'autre redemande un bras que lui disputent trois mains étrangères; celui-ci laisse échapper une dernière dent qui ne peut profiter à personne : les forces s'épuisent dans cette lutte stérile; les opprimés sont sans voix; ils ne peuvent plus crier, lorsqu'enfin un vieux serviteur arrive avec de la lumière; il se hâte auprès de ce groupe compacte, qu'avec de longs efforts il parvient à décomposer. Les joueurs et la table sont remis sur leurs pieds; mais comment reprendre la partie? Le nez du président, heurté par un meuble, a subi un gonflement qui le condamne à quinze jours d'immobilité; la baronne voudrait vainement arrondir sa bouche, qu'un coup de coude oblige à rester de travers; enfin, le major a rapporté de la mêlée un torticolis qui lui interdit jusqu'à nouvel ordre toute évolution du côté de la fenêtre; il faut se séparer, ajourner la partie, et chacun en se retirant remarque avec peine sur le visage de son partner des tics d'une nouvelle espèce, dans lesquels le piquet-voleur n'est pour rien.

Une circonstance qui contribue à développer parmi nous un goût décidé pour la grimace, c'est l'importation de cette multitude de singes que la Grande-Bretagne laisse à présent aborder à nos rivages. Les rues de la capitale en sont encombrées, et si quelque loi ne vient bientôt imposer un droit sur ces animaux, on sera obligé plus tard de faire revivre contre eux le blocus continental. Chaque petit mendiant a maintenant son singe, qu'il promène de place en place et de carrefour en carrefour; cette innovation a été opérée au détriment des antiques marmottes, dont il paraît qu'on ne veut plus. Je n'en suis pas étonné : un animal lourd et sans grâce, qui ne sait que dormir, devait nécessairement encourir la disgrâce des Français; mais les singes ont abusé de la victoire, ils nous traitent en pays conquis. C'est la faute des Parisiens, qui les accueillent avec trop d'empressement, qui font cercle autour d'eux, applaudissent à leurs grimaces, cherchent à les reproduire, et ne rougissent pas de se transformer en imitateurs de singes.

« Vous perdez votre temps, disait une dame d'une vertu équivoque à un » monsieur qui se trouvait au spectacle placé à côté d'elle; il y a plus d'une » heure que vous ne cessez de me faire des signes d'intelligence, je n'y ré- » pondrai pas, et je vous engage à finir vos grimaces. — Je le voudrais de » tout mon cœur, Madame; j'ai même fait pour cela plus que vous ne pen- » sez; mon chirurgien a tenté la section du nerf sous-orbitaire; nous en » sommes maintenant aux applications calmantes et opiacées, demain on me » posera sur la joue une plaque aimantée. Si après tous ces remèdes je con- » tinue mes grimaces, je vous prie de ne pas m'en savoir mauvais gré. — » Quoi, Monsieur, ce serait donc?..... — Un tic, à votre service, Madame. »

Dernièrement, un domestique attaché à une Maison de Santé près Paris est envoyé en commission dans un village. Il craint de s'égarer, et demande sa route à des enfans qu'il rencontre; mais le pauvre diable, qui est affecté d'un tic douloureux, fait une grimace si horrible que les marmots se sauvent à toutes jambes, en s'écriant : « Au secours! c'est le diable! c'est un » voleur! c'est un fou! » Deux villageois arrivent armés de fourches, on se saisit de notre homme; il a beau réclamer, on le conduit devant la première autorité de l'endroit : c'était l'adjoint du maire. Ce dernier s'apprête à dresser procès-verbal; mais quelque élevé que l'on soit, il faut payer tribut à la pauvre humanité : notre magistrat est atteint depuis plusieurs années d'une contraction nerveuse qui lui crispe toute la partie droite du visage. Il commence son interrogatoire par une grimace que le prévenu lui renvoie à l'instant même. L'adjoint croit que l'on se moque de lui, il s'emporte contre cet acte d'irrévérence, il s'apprête à sévir contre le coupable..... ce n'est qu'à la vingtième grimace qu'il commence à écarter la question intentionnelle, et à laisser au prévenu le libre exercice de son infirmité.

Telle est la scène que le crayon du dessinateur a essayé de retracer. Il y a joint deux époux qui, n'ayant pas la patience d'attendre qu'on appelle leur cause, terminent à coups de poings leur différent dans l'antichambre du tribunal.

Ambroise Cardon, éditeur, r. du Battoir, N.° 12.

Lith. de Langlumé, r. de l'Abbaye N.° 4

Le ver solitaire.

Le Ver Solitaire.

Il y a long-temps que les philosophes ont prouvé, pour la première fois, que l'on ne parvenait aux grandeurs qu'en rampant. Cette démonstration a produit un effet tout contraire à celui qu'on en attendait; elle a propagé la méthode qu'elle voulait prescrire; chacun a cru les philosophes sur parole, et faisant abnégation de ses bras et de ses jambes, s'est traîné ventre à terre vers le but que convoitait son ambition. Tous les chemins qui mènent aux faveurs sont aujourd'hui balayés par une espèce de vers à forme humaine, cachant leurs manœuvres sous la poussière qu'ils soulèvent; audacieux quand ils n'ont rien à craindre et prêts à rentrer sous terre au moindre signe de danger.

Dans la société comme dans la nature, les vers sont produits par la corruption : les uns et les autres sont également avides; mais les vers à forme humaine ont cela de particulier, qu'ils n'attendent pas pour se développer la mort de la victime qu'ils veulent dévorer; tous les fonctionnaires bien portans, les receveurs généraux, les préfets, les sous-préfets sont sans cesse entourés d'une multitude de vers inaperçus, qui, ne pouvant les faire mourir dans leur personne, tâchent au moins de les faire décéder dans leurs emplois. Cette vermine rampante recrute dans toutes les classes; elle compte même dans ses rangs des personnages riches, titrés et galonnés : ce sont ceux-là qu'on pourrait appeler les *vers-luisans* de la troupe. Ces reptiles n'ont d'éclat que dans l'obscurité la plus profonde.

La médecine, qui est obligée de se jeter dans des conjectures toutes les fois qu'il s'agit de maladies internes, serait embarrassée, je crois, de préciser les diverses circonstances qui concourent à la création du ver solitaire. Cet hôte incommode s'installe au milieu de nos entrailles sans nous en donner avis; il se développe, s'allonge et grandit presque à notre insu. Tant que se trouve dans nos intestins un pouce d'espace disponible, il appartient à ce grand usurpateur. Par une générosité dont nous avons de fameux exemples, nous nous chargeons de nourrir l'ennemi qui nous occupe. Placé sur le passage de nos subsistances et armé de ses *suçoirs*, tel qu'un commis de l'octroi, il prélève le droit d'entrée sur tous les comestibles qu'on lui présente. De fréquens abus se commettent dans le prélèvement de cet impôt : celui qui le perçoit n'a d'autre tarif que sa volonté; il ne craint pas la surveillance d'un contrôleur ou d'un directeur général; il brave les économies et les réformes, les épurations même ne sauraient l'atteindre. Il est constant qu'il faudrait moins d'efforts pour mettre tout un ministère à la porte que pour destituer un ver solitaire.

On est convenu, je ne sais trop pourquoi, de donner le nom de *mouchés* à certains agens subalternes que la police emploie pour savoir ce qui se passe à droite et à gauche; jamais qualification ne me parut plus mal choisie. Vainement alléguerait-on que ces hommes, chargés de faire le métier d'éclaireurs, ont besoin d'une agilité peu commune et qui n'appartient qu'aux créatures aériennes. A cela je répondrai que la police ne donne ordinairement sa confiance qu'à des vétérans éprouvés, blanchis sous le harnais; qu'à des gaillards solides, d'une haute stature, et qu'elle recrute plutôt parmi les grenadiers que parmi les voltigeurs. Il est en outre à remarquer que la mouche bourdonne sans cesse, tandis que l'espion opère secrètement et en silence. Cette engeance me paraît avoir bien plus de rapport avec le ver solitaire. Placée dans les entrailles de la société qui la nourrit, elle pullule et s'étend dans l'intérieur des familles pour en surprendre les secrets; elle sait à merveille ce qu'on a servi sur votre table, on est tenté de croire qu'elle goûte à tous les mets. C'est un convive invisible, pour lequel vos repas, vos salons n'ont point de secrets; il vous suit sans cesse et partout, même dans ce cabinet mystérieux où le misanthrope conseille à Oronte de mettre son sonnet.

Le ver solitaire se plaît en général chez les personnes tranquilles et sédentaires; il déteste le mouvement, mais aime la bonne chère; il est très exigeant pour ceux qui l'hébergent. On dirait qu'il vous fait trop d'honneur en vous donnant la préférence.

Un vieux seigneur génois languissait depuis plusieurs années; son état empirait tous les jours; les médecins avaient déclaré qu'il était rongé par le le ver solitaire, que c'était là tout son mal. Avant de passer au traitement exigé, il fallait suivre un régime, s'abstenir de certains alimens qui lui étaient contraires. Le vieillard, dont la gourmandise était portée à l'excès, ne put jamais s'y déterminer : sur ces entrefaites, les Français se réfugièrent dans Gênes, que les Autrichiens vinrent assiéger. On sait que la résistance héroïque de Masséna prolongea, durant plusieurs mois, la défense de cette place. Cependant les vivres y devenaient tous les jours plus rares, et le vieux seigneur qui, avec son ver solitaire, n'avait pas pu quitter la ville, se ressentit de la disette générale; il fut, aux derniers jours, contraint de rester douze heures sans manger. L'épreuve était rude : son ver solitaire, qui

était accoutumé à faire ses quatre repas, en mourut. Le seigneur retrouva la santé; mais il ne pardonna pas ses jeûnes aux Français, et ne sut aucun gré à leur général de l'avoir délivré d'un si cruel ennemi.

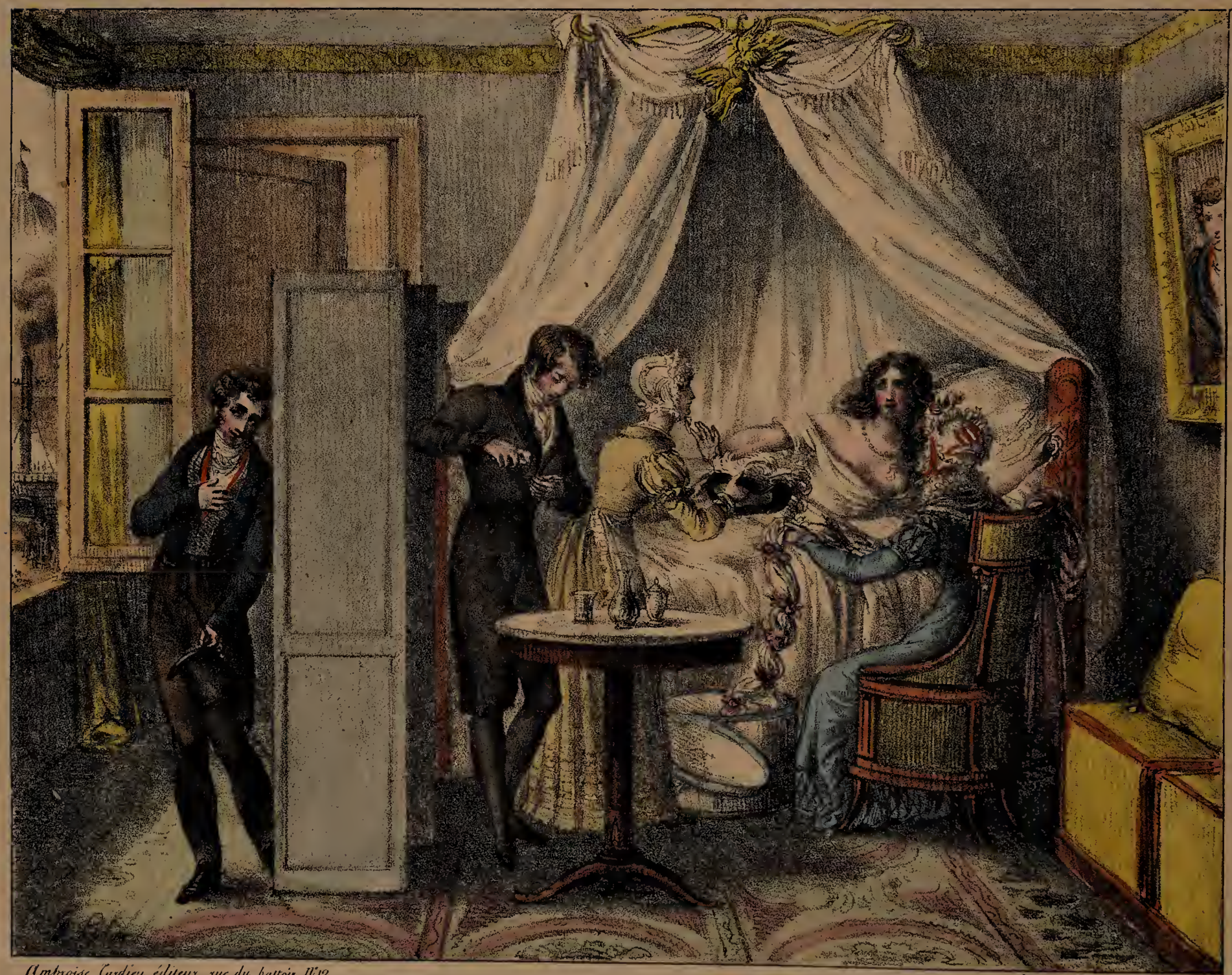
Ce monstre, qui a souvent quarante aunes de long, qui décrit dans notre corps une infinité de circuits et de zigzags, qui semble enfin identifié à nos entrailles, n'est pas disposé à céder facilement le terrain qu'il a conquis; il est quelquefois aussi tenace qu'un corps d'armée d'occupation, et dans beaucoup de circonstances un congrès ne serait pas de trop pour le forcer à évacuer.

Plus les efforts ont été pénibles, plus le malade est satisfait quand la lutte s'est terminée à son avantage. Semblable à ces voyageurs échappés à la tempête, il ne se lasse point de parler de l'ennemi qu'il a vaincu; il a toujours le ver solitaire à la bouche; il l'intercale dans toutes ses pensées, l'enlace dans toutes ses phrases. Il veut qu'un transparent bocal conserve intact le cadavre du monstre. C'est un monument de famille qu'il se propose de transmettre à ses descendans; lui-même il le contemplera quelquefois avec plaisir, et, dans les grandes réunions, lorsqu'à la fin du repas il reprendra l'histoire de sa maladie, il sera bien aise de placer l'esprit-de-vin de son précieux bocal entre la bouteille d'anisette de Bordeaux et les cerises à l'eau-de-vie.

Un riche marchand de nouveautés éprouvait de violentes nausées et tous les symptômes qui accompagnent la présence du ver solitaire; il maigrissait à vue d'œil et devenait méconnaissable : les médecins consultés reconnurent au bout d'un an quelle était la cause de son mal. Ce fut un coup de foudre pour la famille : des torrens de larmes coulèrent de tous les yeux; ce torrent de sensibilité devint même funeste à plusieurs pièces d'étoffes du magasin, trempées des larmes de la tendresse. Les médecins, qui ne pleurent guère, se mirent à agir, et les médicamens furent largement administrés au malade. Avec quelle anxiété toute la maison en attendait le résultat ! Un matin, enfin, le marchand, qui se trouvait à son magasin, sent dans son intérieur un mouvement général semblable aux évolutions d'un corps d'armée. « Je crois que c'est lui ! c'est lui ! s'écrie-t-il. » Sa femme, ses enfans sont accourus à ce cri. On l'entoure, on le félicite. Mais ce brave homme, tout entier à ses craintes, n'a pas encore la force de sentir son bonheur; seulement ces mots entrecoupés lui échappent : « Pourvu que j'en sois entièrement débarrassé ! Pourvu qu'il ne laisse pas d'arrière-garde ! Mon » ami, dit-il à son premier commis, il faut voir combien nous en avons » d'aunes; le docteur doit savoir combien la pièce en comporte. » Le Calicot docile cède au désir de son bourgeois, et d'une main attentive mesure le monstre expulsé.

Un artiste, témoin de cette scène de famille, en a crayonné l'image. Il y a ajouté une demoiselle de comptoir et une bonne qui tiennent dans leurs mains, l'une le *Solitaire* de M. le vicomte d'Arlincourt, l'autre le jeu qui porte ce nom. Dans le fond du magasin, sur un secrétaire, se trouve un modèle en plâtre, représentant le Laocoon et ses enfans enveloppés dans les replis de plusieurs serpens qui les enchaînent. Le bon négociant ne jetait jamais les yeux sur ce groupe sans dire, en posant la main sur son ventre : « Voilà pourtant l'image fidèle de ce que j'éprouve là-dedans. »

Rien n'est plus à redouter que les *vers solitaires;* c'est pourtant comme cela qu'on souhaiterait que voulussent bien les faire beaucoup de bons hommes de lettres qui ne nous tiennent pas quittes à moins de douze fois douze cents. Cette maladie est plus dangereuse que le ver solitaire, en ce qu'elle est incurable : celui-ci est attaqué de l'infirmité des vers alexandrins, celui-là des vers disyllabiques, un troisième enfin des vers libres. Ces malades-là évacuent une foule de petits vers à certaines époques de l'année; ils en sont tout grouillans quand échoient certains anniversaires. Ce qui paraît bizarre, c'est qu'ils les rassemblent et les disposent symétriquement sur des feuilles de papier blanc, et sont assez fous du cerveau pour en faire hommage à des princes, à de grands seigneurs, dans l'espoir d'en soutirer des pensions, ou des soupières, ou des aiguières d'argent. Les révolutions font éclore ces petits vers avec une effroyable fécondité. Parmi les malades qui sont attaqués de cette infirmité, il n'en est pas un qui n'ait accouché d'une foule de petits vers en l'honneur de tous les chefs de gouvernemens provisoires ou définitifs. On a essayé de leur administrer, comme moyens curatifs, des frictions de mépris, des paquets de quolibets, des applications de bons mots, et une forte dose de pitié. Rien de tout cela n'est efficace : dès qu'arrivent une fête, une naissance, un mariage ou une mort un peu célèbre, voilà que les petits vers leur sortent par les yeux, par les oreilles et par tous les pores. On meurt de la maladie pédiculaire, et ils vivent avec celle-là !



Ambroise Tardieu éditeur rue du battoir, N.12.

Lith. de Langlumé, r. de l'Abbaye N.4

Les Vapeurs.

Les Vapeurs.

L'œil du botaniste est parvenu à soumettre l'immensité des peuplades végétales à des classifications qui ont établi l'ordre au milieu de cette riche confusion de formes, de couleurs et de parfums. Son ingénieux herbier a contraint chacune d'elles d'adopter une famille, de reconnaître des genres, des espèces et des variétés. Ces encadremens, dont s'indignent les fiertés républicaines, le génie de l'homme a forcé les plantes à les subir; l'étude de leurs pétales conservateurs, de leurs fécondans pistils et de leurs étamines déliées, a trahi le secret de la nature, et les fleurs ont perdu leur indépendance. Quelque habile physiologiste ne classera-t-il jamais les femmes comme la botanique a classé le règne végétal, et ne leur manquera-t-il que ce rapport avec les fleurs, auxquelles l'amour et la poésie se plaisent à les comparer? Oui, il existe, parmi les femmes, des genres, des espèces, des variétés et des sous-variétés. Mon cadre est trop circonscrit pour me livrer aux subtiles distinctions que comporte cette pensée; mais je tiens à prouver les genres, laissant à de plus profonds observateurs le soin de descendre dans leurs subdivisions.

Je reconnais quatre genres de femmes, auxquels viennent se rattacher toutes les espèces, variétés et sous-variétés. Je comprends dans le premier genre *les femmes-virago* ou *homme-femmes;* dans le second genre, *les femmes de ménage;* dans le troisième, *les femmes de salon;* et dans le quatrième, *les femmes vaporeuses.*

Par *homme-femmes*, j'entends parler de ces luronnes auxquelles la nature a imprimé sur tous les traits une sorte de *Je veux.* On voit du mâle sur ces physionomies-là; le sourcil est arqué et touffu, le jeu des prunelles est vif et animé, les lèvres supérieures sont ombragées d'un rare duvet, la démarche est prompte et décidée, les gestes sont brusques, et la gorge est peu fournie. Ces *homme-femmes* forment des établissemens et les dirigent; elles tiennent les livres, la caisse, le porte-feuille; elles parlent politique, elles font, au besoin, des voyages. Leurs maris prennent alors le rôle de *femme de ménage* et laissent usurper toutes leurs fonctions, à une seule près cependant, pour l'accomplissement de laquelle ils doivent surtout se montrer obéissans. Ils reçoivent de leur masculine moitié une petite pension pour prendre leur demi-tasse et leur tabac. Ce *genre* se divise en *espèces*, qui comprennent les femmes *acariâtres*, les femmes *cupides*, les femmes *raisonneuses*, etc.

Par *femmes de ménage,* ou deuxième genre, j'entends ces bonnes personnes qui ont reçu en partage les formes et la douceur angéliques de la mère du genre humain; chez elles, la poitrine est bien meublée, le corps est rond et les hanches développées. Ces femmes-là sentent la fécondité et le travail; à la tranquillité de leur œil doux, à ce teint légèrement coloré par une circulation de sang toujours égale, on voit qu'aucune pensée vagabonde ne voltige dans ces cerveaux. La *femme de ménage* ne se hâte jamais; mais tout ce qu'elle entreprend est utile; elle ne fait pas un mouvement qui ne rapporte son fruit. Dans l'appartement où elle se trouve, tous les objets prennent d'eux-mêmes une place ordonnée; un mouchoir traînant, une serviette rôdeuse, redoutent ses regards, qui n'ont le pouvoir d'intimider que le désordre et la négligence. Ce deuxième genre donne les *espèces* suivantes: femmes *fortes*, femmes *économes*, femmes *décentes*, femmes *fidèles*, etc.

Il est des fleurs qui ne se développent que sous la serre. Si quelque enfant du nord, quelque zéphyr glacial fait frémir la vitre et vient frapper cette tige délicate, on voit frissonner ses feuilles, et la plante contracte tout-à-coup je ne sais quel air mélancolique dont s'attristent les regards. La *femme de salon* a besoin de la protection d'une boiserie; son pied n'a de légèreté que lorsqu'il fait gémir un tapis; toutes les grâces de son corps ont été mesurées sur l'espace d'un boudoir. Les longs ouvrages lui font peur; c'est pour elle une tâche de broder les quatre coins d'un mouchoir : au contraire, il ne lui en coûte presque rien d'écrire une longue épître; sa plume est vive et prompte, elle seule prend de l'exercice. Cette femme-là mange peu : comme la souris du bon La Fontaine, *une noix la rend toute ronde;* mais ce peu est encore un excès pour une activité qui ne s'exerce que sur l'étendue d'un clavier; une note fausse l'afflige plus long-temps qu'un revers de fortune; l'ouverture faite à contre-temps d'une porte ou d'une fenêtre la fait pâlir, et refoule son sang jusqu'au cœur. Au reste, sa conversation brillante, ses vives reparties, le trait de ses entretiens, font le charme de la douce oisiveté du salon. De tous les meubles de l'appartement, elle est sans contredit le plus joli. C'est une femme comme il la faut à un mari dont la fortune est faite. Ce genre de femmes a pour *espèces* les *élégantes*, les femmes *d'esprit*, les femmes *de bon ton;* pour *variétés* les *causeuses*, les *petites-maîtresses;* et pour *sous-variétés* les *capricieuses* et les *mauvaises langues.*

Les femmes *vaporeuses*, ou quatrième genre, sont ces êtres exceptionnels qui ne peuvent trouver une place commode dans aucune des situations que la société, les mœurs et les usages ont créées. Si les femmes sont des astres, comme on l'a dit souvent, les *vaporeuses* font, parmi elles, fonction de

comètes ; le ciel ne leur a donné qu'une âme et des nerfs ; il y a ajouté un corps, à titre d'étui. L'étui est là pour recevoir les taloches et les torgnoles, toutes les fois que l'âme ou les nerfs sont en action. Si nous osions chercher dans l'échelle musicale des comparaisons pour classer les femmes, la *vaporeuse* y prendrait le rang d'un double bémol ou d'un double dièse; elle n'est propre qu'à modifier les tons naturels. L'âme d'une pareille femme prend seule de la nourriture, et va toujours la chercher loin du vrai, du positif et de l'absolu : il lui faut des mondes fantastiques; ceux de Fontenelle ressemblent trop au nôtre. Les revenans, la féerie, les fictions mythologiques, ossianiques, voilà les repas ordinaires de ces âmes vaporeuses. La partie que l'on exerce étant ordinairement celle qui acquiert le plus de développement, on conçoit que, chez ces femmes-là, l'âme devient d'une énorme grosseur; elle s'enfle et se corrobore de toutes les lectures métaphysiques produites par les cerveaux idéologues. Dans cet état de force et d'énergie, cette âme emplit son étui jusqu'à le faire craquer, et vous voyez alors ses *vapeurs* qui s'exhalent en cris, en larmes, en éclats de rire, en soupirs, en sanglots, en palpitations de cœur. Vous essayez vainement de soulager la maladé; vous frottez son étui de laudanum, d'extrait muqueux d'opium; vous y introduisez de l'éther et des antispasmodiques : tout cela est sans effet ; il faudrait éloigner d'elle les causes morales qui l'affectent, lui rendre la mère qu'une maladie cruelle lui a ravie, la tendre sœur qui lui a été enlevée à la fleur de l'âge, ou ce frère que le boulet d'Austerlitz a frappé. Heureux quand cette sensibilité de nerfs, ces paroxysmes de l'âme ont pour cause des affections de famille ou des émotions d'amitié; mais un sentiment plus vif en est trop souvent l'agent secret. C'est alors que la femme *vaporeuse* se livre à tout le désordre d'une imagination égarée par une affection dont le siége est dans le cœur ; elle pousse des cris aigus, multipliés, et implore des secours contre un danger imaginaire; elle porte la main à son cou comme pour se dégager d'un lien qui semble vouloir l'étreindre, et, dans ces mouvemens convulsionnaires, laisse échapper des paroles tendres, et quelquefois des invocations dont s'épouvante la pudeur. Ce sont là les accès auxquels sont sujettes les femmes *vaporeuses*. A l'état ordinaire, elles ont un air de langueur; l'expression de leur physionomie change avec une grande mobilité; elles sont incapables de travail, de soins du ménage. La musique, les romans et un demi-jour, voilà les spécifiques à leur appliquer. — C'est un *genre* de femme très nombreux, et dont les subdivisions sont infinies. On y trouve les femmes *futiles*, les femmes *infidèles*, les femmes *volontaires;* puis, parmi ces dernières, les femmes *irascibles* et les femmes *indécrottables*.

Cette maladie des *vapeurs* n'est point guérissable; elle a pourtant donné naissance à certains médecins de boudoirs qu'on rencontre emportés dans d'élégans wiskis. Rien de plus simple que leurs moyens : ils consistent dans la délicatesse de leur mise, les grâces de leur personne et la gentillesse de leur maintien. Ces messieurs doivent savoir ce qu'on donne à l'Opéra Buffa; rassurer leurs malades sur la grave question de la retraite de Martin et de Talma. Si quelque petit journal a fait un bon mot, on ne doit l'apprendre que de leur bouche. Parvenus à ce degré de savoir, il leur suffit de pouvoir ordonner quelques tasses de fleurs de tilleul, et répandre adroitement trois gouttes d'éther sur un morceau de sucre. Leur réputation est faite.

Un docteur de ce genre a été placé par le lithographe auprès de la jeune *vaporeuse*, qu'il a représentée en proie à tous les désordres d'un violent accès. La bonne tante qui est assise près d'elle, attribue à des causes légères le mal dont sa nièce est attaquée : elle lui fait apporter des garnitures de robes et des chapeaux, qu'une femme-de-chambre lui présente vainement. L'objet qu'elle désire est caché derrière la porte. Dans son accès, l'imprudente va laisser échapper un nom cher à son cœur; mais sa tante n'a point ignoré le pouvoir de l'amour, et elle usera du remède qui lui a réussi : elle marièra les deux jeunes gens.

Ambroise Tardieu éditeur rue du battoir N°12.

Lith. de Langlumé r. de l'Abbaye N°4

La petite vérole.

La Petite Vérole.

On se souvient de ce mot d'un capitaine célèbre : « *Soldat, frappe au vi-* » *sage!* » Cet ordre fut exécuté et la victoire en fut la suite. N'en soyons pas surpris, il est beaucoup de jeunes officiers capables d'affronter gaîment la mort, et épouvantés à l'idée d'une blessure qui pourrait les défigurer. La bravoure n'exclut pas la coquetterie; j'ai vu des militaires qui portent très loin le culte de leurs moustaches : ils les peignent soir et matin, les huilent tous les deux jours et les noircissent toutes les semaines. On serait effrayé de la quantité d'états-majors qui ont passé par les mains de madame Saint-Ginet : c'est, dit-on, le rendez-vous de toutes les moustaches que le temps commence à blanchir ou qui ont le malheur d'être rousses.

Frappe au visage! est aussi le cri de guerre de la petite vérole : le nez, la bouche et les yeux se trouvent par elle comme rejetés dans un moule, et l'on ne se soucie guère de courir la chance d'une refonte dont les résultats sont si clairement prévus. Il est vrai que si la petite vérole vient à vous priver d'un œil, à vous rendre sourd d'une oreille, elle aura soin de grossir votre nez, d'épaissir vos lèvres, d'agrandir votre bouche, et établira ainsi une balance entre les profits et les pertes.

La petite vérole a deux caractères bien distincts, elle peut être *discrète* ou *confluente*.

Quand elle est *discrète*, vous vous tirez d'affaire avec des soins, des boissons acidulées et les pieds chauds; votre visage sortira de cette lutte sans avoir perdu ni gagné. S'il plaisait à la petite vérole discrète de vous laisser quelques traces de son passage, elles seraient si légères que vos traits n'auraient qu'à s'en applaudir; les petits trous qu'elle sèmerait sur votre figure feraient l'effet d'une multitude de fossettes gracieuses et rompraient agréablement l'uniformité d'une peau fade et lisse que beaucoup de gens n'aiment pas.

Loin d'imiter la modération de sa sœur, la petite vérole *confluente* exerce sa fureur sur la victime qu'elle a choisie; elle vous tourmente de mille manières, vous laboure le visage dans tous les sens et y trace plus de sillons que n'en reçoit un arpent du terrain le plus ingrat. Cette maladie peut avoir les inconvéniens les plus graves pour les transactions sociales et les intérêts de famille. En voici un exemple récent : Une jeune femme brouillée avec son père, négociant fort riche de Francfort, l'avait quitté en 1815 pour venir habiter la France. Les étrangers envahissent la ville où elle se trouvait; la jeune personne était jolie; six alliés veulent la frapper d'une contribution forcée, que tout le pouvoir des gouvernemens paternels ne saurait liquider. La jeune femme se défend, succombe, et court à Francfort raconter son désastre à un père qui la reçoit à bras ouverts. Son penchant pour la France la ramène bientôt sur nos rives, où tous les fléaux semblaient l'attendre. A peine arrivée, la petite vérole *confluente* l'attaque avec plus de violence encore que l'escouade de nos six alliés. Elle guérit; mais la voilà méconnaissable. Elle apprend la mort de son père qui laisse un million, et retourne à Francfort pour recueillir cet héritage. Personne ne veut la reconnaître; les maires, les juges de Francfort nient l'identité, et l'avocat général de la ville est à la veille d'attaquer l'innocente héritière en substitution frauduleuse de personne. Elle avait déjà reçu une assignation, lorsque tout-à-coup elle se rappelle que dans la lutte qu'elle a soutenue en 1815 contre nos six alliés, elle a reçu de l'un d'eux un témoignage de tendresse bien prononcé; une *estafilade* qui a frappé vers ces lieux mystérieux qu'on ne montre qu'à de petites cousines. Quoique le temps ait développé ce chiffre amoureux si vivement gravé par le sabre cosaque, il est reconnu de trois jeunes parentes dont la candeur ne peut être soupçonnée et auxquelles l'héritière l'avait fait voir pendant son premier voyage de Francfort. On fait enquête : les juges de la ville libre de Francfort se trouvent heureux d'être appelés à vérifier le fait; ils en constatent l'authenticité, et envoient la jeune femme en possession de l'héritage. Cette anecdote se raconte encore aujourd'hui à Francfort, où l'héritière demeure; elle a fait graver sur ses armes cette devise : *Il ne faut pas juger des gens sur la mine.*

La petite vérole *confluente*, lorsqu'elle est prise à temps et suivie avec attention, donne rarement la mort, mais presque toujours elle détruit la beauté, ce qui est bien pis aux yeux de la plupart des dames. Le sultan Achmet avait à choisir, pour placer son harem, entre Constantinople, où régnait la peste, et Andrinople, où se promenait la petite vérole. Il crut devoir consulter ses femmes : « Nous préférons Constantinople, répondirent-» elles unanimement. » En effet, elles y moururent satisfaites d'avoir sauvé leurs charmes à ce prix.

La découverte de la vaccine a beaucoup restreint le domaine de la petite vérole. Peut-être l'efficacité du préservatif aurait entièrement triomphé de cette maladie sans l'insouciance et l'incrédulité de quelques parens. On engageait un grand-papa à faire vacciner ses petits-enfans; il s'y refusait en donnant ce singulier motif : « J'ai eu la petite vérole, mon père l'a eue;

» mes aïeux l'ont eue, nous en avons tous été marqués; je suis bien aise » que mes petits-fils l'aient aussi, pour qu'elle leur imprime le cachet de » la famille. »

Gardez-vous d'enlever à cette maladie la modeste épithète qui la précède, et d'y substituer un colossal et gigantesque adjectif dont s'épouvanteraient Paphos et Amathonte. Accompagnée de cette formidable escorte, vous ne la trouveriez plus que dans l'histoire; nos modernes Esculapes, aidés du messager des dieux, en ont presque entièrement purgé la génération contemporaine. Long-temps elle a régné en Europe; elle éclatait dans les camps, elle décimait la ville, se produisait orgueilleusement à la cour et se glissait même jusque dans les cloîtres. Elle se faisait alors un jeu de couper des nez et des oreilles; elle choisissait les classes privilégiées, et envahissait, en véritable révolutionnaire, les châteaux de M. le duc et les domaines de M. le marquis. En ce temps-là, on ne guérissait point avec la science, on avait des édits pour tout remède. Il faut conserver le souvenir de celui que le parlement de Paris rendit en 1496, après avoir entendu le révérend père en Dieu, monsieur l'évêque de Paris, ainsi que MM. les officiers du roi, prevôts des marchands et échevins.

« Pour pourvoir aux inconvéniens qui adviennent chaque jour par la » fréquentation et communication des malades qui sont, de présent, en » grand nombre dans cette ville de Paris, de certaine maladie conta- » gieuse, ont été advisés, conclus et délibérés les points et articles qui » s'ensuivent :

» Article Ier. Sera fait cry public de par le roi, que tout malade de ceste » maladie, estrangiers, tant hommes que femmes, qui étaient demourants et » résidents en ceste ville de Paris, retournent ès-pays et lieux dont ils sont » natifs, ou là où ils faisaient leur résidence quand ceste maladie les a prins, » ou ailleurs où bon leur semblera, sur peine *de la hart;* et à ce que plus » facilement ils puissent partir, se retirent ès-portes de Saint-Denis et Saint- » Jacques, où ils trouveront gens députés, lesquels leur délivreront à chacun » quatre sols parisis, en prenant leurs noms par escrit et leur faisant défense, » sur la peine que dessus, de rentrer en ceste ville jusqu'à qu'ils soient en- » tièrement garis de ceste maladie, etc. »

Ce barbare français voulait dire que tout malade devait quitter Paris dans les vingt-quatre heures, sous peine d'être pendu. Les grands-prevôts disaient *la hart;* plus civilisés depuis, ils ont dit *la potence.*

La petite scène lithographiée que nous offrons aux yeux de nos lecteurs ne se rapporte pas au bon temps de *la hart;* elle est prise aux jours plus heureux de la vaccine. Un bourgeois riche d'espèces et de simplicité est arrivé à sa soixantième année sans savoir s'il avait eu la petite vérole. En allant se promener au Luxembourg, il a lu un avertissement du maire de son arrondissement, portant que la petite vérole ravage la capitale : effrayé du danger, il est rentré chez lui tout tremblant; il veut se faire vacciner, et mande à cet effet un médecin. Le docteur arrive après s'être fait attendre quatre jours; il est trop tard, notre homme a la petite vérole. Impatient de connaître son état, il demande un miroir, et croit voir dans l'écumoir que tient sa cuisinière un pronostic funeste pour les destinées de son visage. Une garde-malade prévoyante écarte de la chambre où règne la contagion, deux petits enfans qui étaient venus souhaiter la fête à leur oncle.